



LES CARNETS DE VOYAGES DE
KARNEDOÛ-BEAJ

Max Radiguet

1816-1899

écrivain et illustrateur
landernéen

skrivagner ha skeudenner
eus Landerne

EXPOSITION - DISKOUEZADEG

**LES CARNETS
DE VOYAGES DE**
KARNEDOÙ-BEAJ

Max Radiguet

1816 - 1899

écrivain-illustrateur
landernéen
skrivagner ha skeudenner
eus Landerne

30/06/07 - 14/10/07

Exposition réalisée par la Ville de Landerneau,
service du Patrimoine historique

Diskouezadeg savet gant Kêr Landerne,
servij an Danveziou istorel

S O M M A I R E

Préface 3

Biographie synthétique
de la vie de Max Radiguet 4

I Une jeunesse landernéenne 5

II Max Radiguet à la découverte
du monde 9

III La vie parisienne de Max Radiguet 31

IV Le retour aux sources 37

Notice nécrologique 47

Bibliographie générale 48

Bibliographie commentée
des écrits de Radiguet 49

Remerciements
Crédits photographiques 52

Avec cette exposition, le service du patrimoine historique de la ville de Landerneau part à la re-découverte d'un landerneen, Max Radiguet, connu avant tout pour ses écrits. On le découvrira ici sous un autre jour, un dessinateur au talent indéniable.

Ses récits de voyage en Amérique du Sud, aux Iles Marquises, accompagnés de croquis recherchés, de dessins aux couleurs éclatantes nous rappellent que les océans ont porté les bretons sur tous les continents.

Max Radiguet n'oublie pas non plus la Bretagne, à laquelle il consacre une partie de son œuvre écrite, voulant être le témoin d'un monde en profonde mutation.

Puissent cette exposition et son catalogue faire connaître le regard qu'a pu porter un breton sur le monde.

*Jean-Pierre THOMIN, Maire de Landerneau,
Président de la Commission Culture,
Politique linguistique et Sport du Conseil Régional de Bretagne*

Gant an diskouezadeg-mañ ez a servij glad istorel kêr Landerne da zizoleiñ en-dro ul Landernead, Max Radiguet, a ana-vezer dreist-holl abalamour d'e skridoù. Dizoloet e vo amañ dindan ur gouloù all, un tresour donezonet-kaer anezhañ.

E zanevelloù beaj e Su-Amerika, en Inizi Markiz, ha d'o heul tresadennoù peurlipet, splann o livioù, a zegas da soñj dimp e oa bet kaset ar Vretoned d'an holl gevandirioù gant ar meurvorioù.

Max Radiguet n'ankounac'ha ket Breizh kennebeut, ha dezhi e ouestl ul lodenn eus e levrioù, c'hoant gantañ rentañ testeni eus ur bed a oa deuet kemm bras ennañ.

Ra vo an diskouezadeg-mañ, gant he c'hatalog, un doare da vrudañ ar sell zo bet taolet gant ur Breton ouzh ar bed.

*Jean-Pierre THOMIN, Mêr Landerne,
Prezidant Bodad Labour Sevenadur,
Politikerezh ar Yezh ha Sportoù e Kuzul rannvro Breiz*

Né à Landerneau en 1816, mort à Brest en 1899, Radiguet a vécu les trois quarts du XIX^e siècle. Il passe sa petite enfance dans sa ville natale et va à Paris faire ses études secondaires. Il reviendra assez souvent en Bretagne et vit ses 18 dernières années à Brest. Il est du voyage en Haïti où le comte de Las Cases et le futur amiral Baudin négocient la dette d'Haïti à la France, mais aussi la reconnaissance de son indépendance. Plus tard il est sur un navire de la Marine française la Reine Blanche comme secrétaire de l'amiral Dupetit-Thouars qui doit faire accepter aux Marquisiens le protectorat français. Du même coup, mais par accident, il prend possession de Tahiti. Radiguet est aux premières loges pour ces événements importants, même s'il n'y joue aucun rôle actif. Il allie deux talents rares : par la plume et le pinceau, il sait rendre compte de ce qu'il voit.

C'est à cela que nous devons deux grands livres : "Souvenirs de l'Amérique espagnole" et "Les derniers sauvages". Ce dernier ouvrage est celui d'un précurseur des Loti, Segalen et Gauguin. Les deux derniers l'ont lu. Le brestois Segalen l'a beaucoup utilisé, de son aveu même, pour écrire "Les immémoriaux", un ouvrage essentiel pour la littérature ethnologique, ou de voyage, si prisée aujourd'hui. Par la suite il applique son art à la Bretagne dans diverses revues comme L'Illustration et dans deux ouvrages "L'Ecole de Monsieur Toupinel, scènes de la vie d'enfance" et "A travers la Bretagne, souvenirs et paysages". Il nous a paru juste, dans cette exposition, de définir le rôle joué par Max Radiguet, et de lui attribuer ce qui doit lui revenir.

*Jean-Claude LE DRO,
conservateur général des bibliothèques*

ÉLÉMENTS BIOGRAPHIQUES

Les éléments biographiques relatifs à la vie et au parcours de Max Radiguet sont assez partiels, mais une analyse complète de son œuvre combinée à des recherches dans les archives permettent de connaître les grandes étapes de son existence.

17 janvier 1816 : il naît à Landerneau, fils de Jean-Isidore Radiguet et de Marguerite-Pauline Poisson, une famille bourgeoise fortunée.

1823-1830 : le jeune Max fréquente l'école mutuelle de Landerneau dirigée par un capitaine de marine en retraite M. Tourette.

1830 : il part peut-être en pension à Paris.

1836 : il est toujours à Paris car le registre du conseil de révision signale son absence avec la mention "étudiant".

1837 : après ses études, il part pour Haïti comme secrétaire de bord non inscrit sur le rôle d'équipage.

1841-1845 : secrétaire de bord de l'amiral Dupetit-Thouars, il embarque sur la frégate la Reine Blanche pour un voyage en Amérique du Sud et aux Marquises.

1845-1862 : après son retour il passe le plus clair de son temps à Paris où il fréquente la haute société. Visiteur assidu des salons de peinture, il envoie ses comptes rendus à des journaux brestoïses.

1856 : publication de son premier ouvrage "*Souvenirs de l'Amérique espagnole: Chili, Pérou, Brésil.*", Paris, Lévy, 1856.

1861 : publication de son second et principal ouvrage "*Les derniers sauvages : la vie et les mœurs aux Îles Marquises, 1842-1859*". Paris, Hachette, 1861.

1862 : à la demande de sa famille installée à Brest et à Landerneau, il revient de temps en temps au pays natal. Il entreprend un voyage en Bretagne en 1862.

1862-1882 : il revient à Paris.

1865 : publication de son troisième ouvrage "*À travers la Bretagne, souvenirs et paysages*", Paris, Lévy, 1865.

1870 : publication de son dernier ouvrage "*L'école de Monsieur Toupinel, scènes de la vie d'enfance*", Brest, Lefournier, 1870.

1882 : âgé et malade, il revient à Brest. La consultation des listes électorales de Brest le font apparaître avec la profession "homme de lettres", au 58 de la rue d'Aiguillon.

1899 : il meurt à Brest à 83 ans le 7 janvier 1899, célibataire et sans enfant. Il est inhumé à Landerneau.



J.H. MARLET, "Enseignement mutuel", lithographie coloriée, imprimerie lithographique de C. de Lasteyrie, 1822. N°Inv. 3.2.03/1979.33240-0001. Collection et ©Musée national de l'Éducation. I.N.R.P. Rouen.

UNE JEUNESSE LANDERNÉENNE

5

I

Jamais ne s'est amoindri pour moi le prestige du coin de Bretagne où je suis né, où je suis revenu, et où je retrouve aujourd'hui mes souvenirs d'enfance éparpillés dans les ajoncs d'or et les bruyères roses." M. RADIGUET, "L'Ecole de Monsieur Toupinel", Brest, Lefournier, 1870, p.116



"Portail de la maison Gayet-Radiguet, avec les initiales Radiguet et Chevillotte" 1877, rue de Brest, Landerneau. ©Focale Iroise Elorn, G. Quéré.

6

>>> Acte de naissance de Max Radiguet

"L'an mil huit cent seize, ce jour d'hui 18 janvier à 10 heures du soir, devant nous François Marie Lazare, maire et officier de l'état civil de la commune de Landerneau, est comparu Jean Isidore Radiguet, négociant, âgé de 24 ans, demeurant à Landerneau. Il nous a déclaré que Marguerite Pauline Poisson, son épouse, est accouchée ce jour à neuf heures du matin, d'un enfant mâle qu'il nous a présenté et auquel il a déclaré donner les prénoms de Maximilien René".

Registre des baptêmes, année 1816,
Service du Patrimoine Historique, Landerneau.

Le fils d'un bourgeois landernéen

Jean-Claude LE DRO

et Service du Patrimoine historique, ville de Landerneau

Si l'on connaît peu le personnage de Max Radiguet, le parcours de son père, un riche négociant landernéen, nous permet de resituer le contexte social dans lequel le jeune garçon a grandi.

Le père de Max Radiguet, Jean Isidore (1792-1862), originaire d'une famille normande installée à Landerneau en 1750, épouse Marguerite Pauline Poisson, de bourgeoisie ancienne et aisée. Max est le deuxième enfant d'une famille de six comprenant trois filles (Stéphanie, Marie-Pauline et Eugénie) et trois garçons (Gustave Joseph, Maximilien René et Jules Prospère Isidore). Négociant, son père dirige un atelier de tissage installé dans un couvent désaffecté de Landerneau ainsi que des petits ateliers ruraux. Afin de renforcer l'importance de son activité toilière, il s'associe avec ses homologues landernéens, René Poisson, Joseph Goury et plus tard Gustave Heuzé, pour créer, en 1845, la Société linière du Finistère. Cette entreprise fait de lui un homme aisé, propriétaire d'un logement à Paris et qui participe à la vie politique landernéenne.

Ni Max Radiguet, ni ses frères ne vont lui succéder, c'est son neveu, Isidore, qui entre dans la gérance de la société en 1862. Les dividendes produits par l'entreprise permettent à Max Radiguet, actionnaire de la Société Linière, de vivre de sa production littéraire à Paris. Cependant, les diverses crises que traverse l'entreprise et qui aboutissent en 1897 à sa disparition, entraînent la baisse des revenus de Max Radiguet. ■



E. PUYO, "La Société Linière du Finistère", gravure sur papier (26 x 11 cm), Ville de Landerneau, collection muséographique.
© J.F. Chauchard.

L'enfance de Max Radiguet à l'école mutuelle

La lecture de l'un des ouvrages autobiographiques de Max Radiguet, "L'École de Monsieur Toupinel, scènes de la vie d'enfance" nous dévoile une partie de son enfance. Le jeune Max fréquente l'école mutuelle de Landerneau, créée à l'instigation d'industriels et de négociants landernéens, et dirigée par un capitaine en retraite M. Tourette, le fameux M. Toupinel de l'ouvrage précédemment cité.

Mise au point à la fin du XVIII^e siècle par un prêtre anglican, André Bell, la méthode d'enseignement mutuel apparue en France vers 1815, est destinée à promouvoir l'instruction publique populaire et, par ailleurs, pallie la pénurie des maîtres. Adoptée par de nombreux pays européens, elle doit permettre d'instruire, à peu de frais un grand nombre d'enfants. Cependant, ce type d'enseignement commence à décliner en France vers 1830, au



J.H. MARLET, "Enseignement mutuel", lithographie coloriée, imprimerie lithographique de C. de Lasteyrie, 1822. N°Inv. 3.2.03/1979.33240-0001.
Collection et ©Musée national de l'Éducation. I.N.R.P. Rouen.

" J'ai passé sous un porche coiffé d'un clocheton trapu et me voici dans la cour de la filature – car les constructions qui m'ont barré le passage sont vouées au filage et au tissage mécanique du lin. – Une rumeur d'ouragan qui déjà s'annonçait du dehors éclate dès l'entrée. A travers le retentissement sonore des immenses roues de métal, le tonnerre des rouets, le fracas des métiers, les détonations des taquets qui se renvoient à qui mieux mieux les navettes, on entend l'Elorn mugir à son entrée dans la turbine et siffler farouche en sortant en vapeur des chaudières.

M. RADIGUET, "A travers la Bretagne, souvenirs et paysages", Paris, Lévy, 1865, p.245

profit d'autres méthodes comme l'enseignement simultané ou mixte.

Le mode mutuel - monitoring system - tient son nom de la place qu'il accorde aux moniteurs. Un seul maître peut recevoir plusieurs dizaines d'élèves, parfois plusieurs centaines, dans un seul local avec du mobilier réduit. L'instituteur n'enseigne pas à toute la classe, mais se contente de donner des instructions à ses élèves moniteurs qui sont choisis parmi ses élèves les plus doués, les plus instruits ou les plus sages. Les moniteurs dispensent alors leurs connaissances à des groupes d'environ 15 élèves.

Chapelle des Ursulines, bâtiment ayant abrité une classe de l'école mutuelle de Landerneau, rue François Pengam, Landerneau.
© Service du Patrimoine historique.





Reconstitution de la classe d'une école mutuelle, Musée de Linköping, Suède, © Mr. Ulf Granberg.

8

Dès 1818, la municipalité de Landerneau projette d'établir une école mutuelle, la ville de Brest possédant, en 1823, 14 écoles de ce type. Une partie de l'hôpital de la Marine de Landerneau - ancien couvent des Ursulines - est mise à la disposition du maire par la Marine pour l'installation de l'école, le sous-préfet de Brest proposant au maire, pour sa direction, l'instituteur M. Tourette, capitaine d'artillerie de marine en retraite. Sa femme s'occupe de l'école des filles, dont la classe ne peut accueillir que 80 enfants, alors que celle des garçons peut en recevoir 150.⁽¹⁾

C'est à la fin de l'ouvrage "L'Ecole de Monsieur Toupinel" que l'on apprend que Max Radiguet quitte l'école mutuelle vers 1830 et doit poursuivre ses études à Paris où séjourne fréquemment son père par obligation professionnelle. ■

(1) M.-G. DIAMANT "L'Enseignement primaire à Landerneau des années 1820 à la veille des lois Ferry", Mémoire de maîtrise, Brest, Université de Bretagne occidentale, 1997.

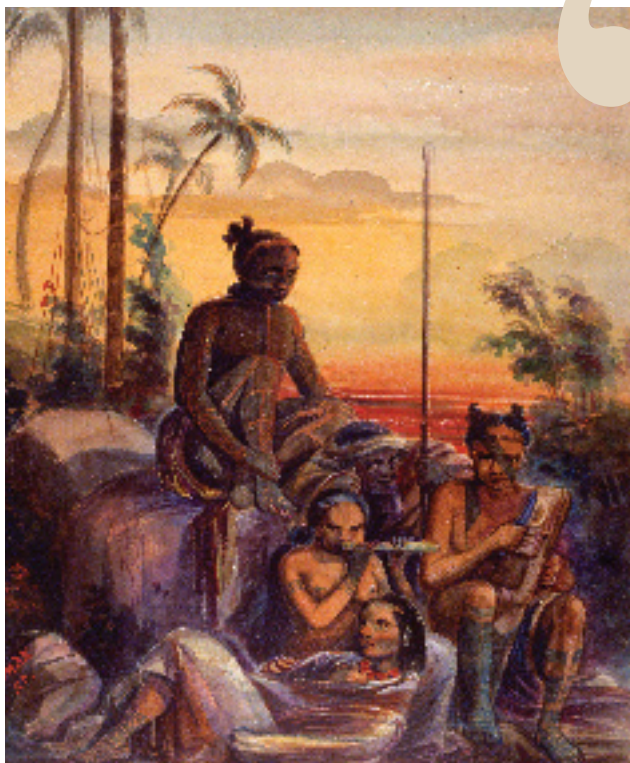
"Le milieu de la salle était occupé par une série de tables étroites et parallèles fixées au plancher.... Au premier rang, près de l'estrade, les commençants écrivaient avec l'index sur du sable maintenu par des petits rebords en saillie le long de la table. Une plaque de bois munie d'une poignée s'emboîtait entre les saillies : on l'y promenait comme un rabot chaque fois qu'il était nécessaire d'étendre, d'aplanir, d'égaliser le sable. Les tables du milieu étaient consacrées à l'écriture sur l'ardoise ; enfin, les dernières, percées de trous où plongeaient des écritoirs en étain, réunissaient les habiles. On tenait en plus haute estime ceux qui s'y asseyaient pour écrire à la plume."

M. RADIGUET, "L'Ecole de Monsieur Toupinel", Brest, Lefournier, 1870, p.38.



Max Radiguet, "Marquisiennes à la baignade", Océanie, 1842,
Aquarelle (36,1 x 20,2 cm) ©Service historique de la Défense (S.H.D.),
Département Marine (Album Océanie n°49).

À LA DÉCOUVERTE DU MONDE



Max Radiguet, "Marquisiens sur les rochers en bord de mer"
Iles Marquises, vers 1842, Aquarelle, (22 x 28,2 cm)
Collection S.H.D. Département Marine (Album Océanie, n°13.),
© P. Pitrou.

A partir de 1837, Max Radiguet entreprend une série de voyages aux Antilles, en Amérique du Sud et en Océanie, dont il rapportera des récits ainsi qu'un grand nombre d'illustrations. Il emprunte là une longue lignée d'écrivains, qui, de tout temps ont voyagé, avec des motivations différentes selon les époques.

10

Du voyage et de son récit : singularités du Pacifique

Philippe LAGADEC

Enseignant aux Cours de Civilisation de la Sorbonne
et doctorant en histoire à l'Université Paris/Panthéon-Sorbonne

En 1488, Bartolomeu Dias double l'Afrique ; en 1492, Christophe Colomb "découvre" l'Amérique ; en 1498, Vasco de Gama atteint Calicut en Inde ; de 1519 à 1522, l'expédition espagnole de Magellan effectue la première circumnavigation. Si c'est avant tout l'attrait des épices qui a sous-tendu ces explorations ibériques, ces voyages sont surtout fondateurs de la modernité occidentale : ils offrent un mode de connaissance par confrontation avec l'altérité, la vérification empirique de certaines théories, un instrument de domination du monde. Les voyages d'exploration scientifique se mettent en place au XVIII^e siècle tandis que commence, au XIX^e siècle, le processus de domination impérialiste du monde. Puis,

Les rapports de plus en plus fréquents des nations entre elles effacent chaque jour les grands traits qui les distinguent, pour ne laisser subsister que des nuances... Ce sont ces nuances que j'ai voulu saisir"

M. RADIGUET, "Souvenirs de l'Amérique espagnole", Paris, Lévy, 1856, p. VIII.

au début du XX^e siècle, la mise en tourisme du monde finit par le rapetisser. Née dans le Pacifique avec Magellan, la volonté européenne d'expansion universelle, s'y achève à la fin du XIX^e siècle.

L'Océan Pacifique : un enjeu occidental changeant

Du XVI^e au XVIII^e siècle, l'Océan Pacifique est comme un lac espagnol entre les Philippines et l'Amérique du Sud, mais un lac peu à peu contesté par les flibustiers français et anglais. A la fin du XVIII^e siècle, il devient un enjeu scientifique et géographique pour Cook et Bougainville, puis au XIX^e siècle, un espace d'aventures, un exutoire pénal, le lieu de rivalités inter-impérialistes : le Pacifique est la continuité de la marche vers l'Ouest des Etats-Unis d'Amérique, tout comme il s'inscrit dans le projet britannique de suprématie commerciale sur les *seven seas*, la *France Australe* étant le désir de rebondir après les désastres coloniaux du XVIII^e siècle en Amérique du Nord et en Inde et le démantèlement de la marine française en 1815. La France renoue avec la tradition des voyages scientifiques : de 1815 à 1850, 85 ouvrages scientifiques sont consacrés au Pacifique en France, 13 au Royaume-Uni et 9 aux Etats-Unis. Mais ces préoccupations scientifiques n'entament pas les projets politiques, semblant même en être le travail préparatoire, à l'instar de Dupetit-Thouars qui mène une campagne scientifique de circumnavigation entre 1836 et 1839 avant de prendre possession des îles Marquises en 1841 et de Tahiti en 1842. C'est le basculement de l'inventaire du monde à sa colonisation.

Les voyageurs : des Français de tous horizons

L'espace colonial constituant un espace social dont les hiérarchies sont beaucoup moins figées qu'en métropole, on y retrouve toutes sortes de Français : des aventuriers, des commerçants, des matelots déserteurs, des baleiniers, des bagnards, des missionnaires, des planteurs. On y trouve aussi des écrivains dont les routes se croisent, pèlerinant les uns après les autres, London sur les traces de Melville et Stevenson, Loti sur les traces de Bougainville et Melville,... Mais surtout, c'est le terrain de jeu des scientifiques et des marins. Radiguet, lui, embarque en 1841 sur la *Reine-Blanche*, un navire de la marine française. Il n'est ni écrivain ni voyageur : c'est le secrétaire de l'amiral Dupetit-Thouars.



Max Radiguet "Les matelots", gravure sur papier, (22 x 14,5 cm), collection particulière.

Le récit de voyage : quelques jalons d'une histoire

Le voyage n'existe pas, nous n'en gardons aucune trace, sans le récit qui en est fait, qu'il nous est possible de lire ; ce récit de voyage est un type de narration qui relate les péripéties d'un déplacement, entrecoupées d'impressions et de réflexions. Cette définition met en exergue la dimension spatiale du récit de voyage et sa distribution entre description et introspection, entre ce que le voyageur voit et ce qu'il ressent. Il y a d'abord des précédents majeurs comme "L'Odyssée" d'Homère, "Les Enquêtes" d'Hérodote, "Le Devisement du monde" de Marco Polo, le "Rihla" d'Ibn Battûta. Puis, la vogue italienne au XVI^e siècle, en quête d'origines. Puis la Chine et l'Inde, en quête de contre-Occidents. Mais surtout, c'est l'irruption de l'Amérique dans la réalité et l'imaginaire des Occidentaux qui a suscité, aux XVI^e et XVII^e siècles, l'essor des récits de voyage : monde neuf qu'il s'agit de découvrir ; "sauvages" qu'il suffit de convertir ; mythe édénique à vérifier. Puis la colonisation et l'expansionnisme européens vers l'Asie et la Polynésie. En fait, le récit de voyage est le moyen par lequel tous ces pays et continents sont entrés dans le paysage mental occidental. Révélateur du monde dans toute sa diversité, le récit de voyage se contente, jusqu'au début du XIX^e siècle, de relater ce qui a été vu, les découvertes, les explorations : prédominant alors les récits de voyage scientifiques et les relations de missions. Puis, en raison de la fin des découvertes majeures, le récit de voyage devient expérience intime du monde,

la sensibilité du voyageur primant sur le monde étranger parcouru, à l'instar de la fiction romanesque qui, de Balzac à Proust, glisse du social vers l'intime : l'altérité est dorénavant traitée par des modes textuels scientifiques (*l'autre* de l'ethnographie) ou touristiques (*l'ailleurs* du guide de voyage).

Les récits de voyage dans le Pacifique : une rêverie stéréotypée

De 1769 à 1842, la Polynésie française, et surtout Tahiti, est l'objet de nombreux récits de voyage, d'études scientifiques et de constructions philosophiques, mais elle continue de demeurer un rêve. Après 1842, début de la période coloniale, il y a un tassement manifeste du nombre de récits de voyage : les rêveries de l'ailleurs s'accommodent mal de la politique. Ils deviennent alors de plus en plus stéréotypés, revenant inlassablement au "Voyage autour du monde" de Bougainville publié en 1769 : le paradis, le *bon sauvage*, les femmes nues et avenantes, l'utopie d'une société d'abondance et d'équité. Radiguet, lui aussi, semble y avoir puisé son désir voyageur, doublé de celui de pénétrer une "civilisation atemporelle", avant que l'Occident ne la fasse entrer dans l'histoire, causant son altération voire sa "disparition", ce dont Radiguet se lamente. C'est du fait de cette même nostalgie face à la "dégradation du Divers" que Segalen écrit "Les Immémoriaux" en 1907. Radiguet dans le sillage de Bougainville donc, et partageant avec Segalen ce sentiment d'urgence face à une culture laminée par la colonisation occidentale qui arase tout. ■

Les voyages de Max Radiguet sur la Reine Blanche

Jean-Claude LE DRO

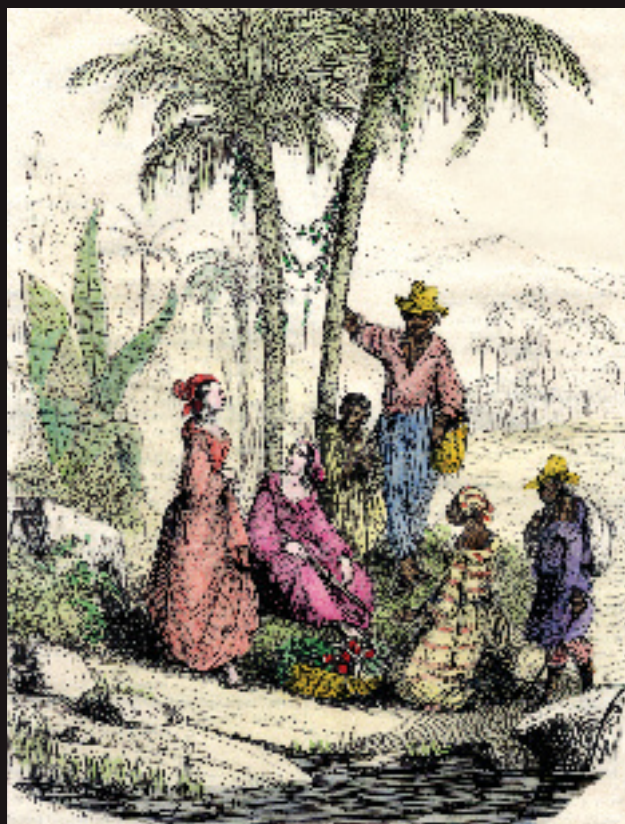
Max Radiguet participe à une série d'expéditions de la Marine française aux Antilles puis en Amérique du sud et en Océanie en tant que secrétaire de bord.

"Après avoir fait de bonnes études, Radiguet entra dans la diplomatie", dit Kerviler. C'est une aimable plaisanterie car notre auteur n'effectua que deux grands voyages. L'un aux Antilles, l'autre dans le Pacifique via l'Amérique du sud -ou espagnole comme on disait alors- et comme secrétaire. Il en sera cependant durablement marqué.

Un premier voyage aux Antilles sur la Néréïde

En 1837, sous les ordres de Mr Baudin, capitaine de vaisseau et futur amiral, et le député Las Cases, une mission est envoyée par la France négocier avec le gouvernement haïtien, sur les bases des propositions faites en 1833 par le président d'Haïti, Boyer. Deux choses sont en jeu : la reconnaissance par la France de l'indépendance d'Haïti et la fixation de l'indemnité pour dédommager les planteurs. Radiguet est embarqué sur *La Néréïde* comme secrétaire des plénipotentiaires et ne se trouve donc pas sur le rôle d'équipage, ce qui n'est pas rare à l'époque. La mission quitte Brest le 29 novembre et, après quelques semaines à la Martinique, flanquée des bricks *Nissus* et *Griffon* qui s'y trouvaient déjà, elle arrive à Port-au-Prince le 28 janvier 1838. La mission est couronnée de succès : une partie de l'indemnité fixée par les discussions est embarquée sur *la Néréïde* qui quitte Port au Prince le 22 mars. Quelques cas de fièvre jaune parmi l'équipage l'obligeant à une quarantaine, le bateau ne rentre à Brest que le 25 avril.⁽¹⁾

Le séjour dans les îles ayant duré trois mois, Radiguet veut le rentabiliser et propose, trois ans après son retour, des articles illustrés à des revues importantes. En février 1841, alors qu'il n'a que 25 ans, le *Magasin pittoresque* publie son premier article sur le carnaval de 1838 à Port-au-Prince, et, l'année suivante, en mars 1842, un second article illustré. En 1841, il publie dans *La France maritime* un article non illustré "*Un bamboula à la Martinique*" en 1838, et deux dessins. Cette revue, qui paraîtra ensuite



Max Radiguet, "Costume des Antilles", 1842, gravure en couleur, (22 x 18 cm) Ville de Landerneau, collection muséographique.

en quatre volumes, réunit le gratin des dessinateurs et des écrivains de la mer : Corbière, La Landelle, Féval, Garneray, Eugène Sue, Isabey, Morel-Fatio. Comment s'y est-il faufilé ? Son talent est réel, mais il n'avait pas de réseau apparent, sauf peut-être, l'appui de Las Cases et de Baudin qu'il avait suivis aux Antilles. Il n'a plus écrit ni dessiné – à notre connaissance – sur les Antilles, la mer et la navigation. Dès cette époque, Radiguet exerce donc ses talents d'écrivain et de dessinateur, en véritable précurseur des auteurs actuels de carnets de voyage.

(1) B. ARDOUIN DESOBRAY, "Études sur l'histoire d'Haïti", 1860





“Carte des colonies et établissements français en 1870”, 1870, tirée de l’Atlas colonial des colonies françaises, l’Illustration, 1921, pl. n°1 ter, Ville de Landerneau, Médiathèque.

La campagne maritime de Max Radiguet sur La Reine Blanche

Radiguet figure sur les Annuaires de la marine, de 1842 à 1844, dans les équipages des bâtiments armés à l’État-major du commandant de la Station de l’océan Pacifique, au titre de secrétaire du contre-amiral Dupetit-Thouars^[1]. “L’amiral Dupetit-Thouars m’avait fait attacher à son état-major général en qualité de secrétaire... Sa bonté, son empressement dès qu’il s’agissait d’ajouter une nouvelle page, un nouveau croquis aux archives de notre campagne autant que les relations faciles à établir dans mon poste officiel...”. Il est embarqué sur la frégate, la Reine Blanche, vaisseau amiral.

L’escadre quitte Cherbourg fin novembre 1841, pour une destination inconnue des équipages qui ne leur sera dévoilée qu’après les escales américaines et arrive aux Marquises en avril 1842. Le voyage devait se faire, hormis les aléas, selon le calendrier suivant : Brest - Rio : 40 jours (Radiguet dit qu’il n’en mit que 30) / Rio - Valparaiso : 50 jours / Valparaiso - Callao (Lima) : 8 jours / Callao - Marquises : 21 jours (23 jours pour Callao - Tahiti). Ce premier séjour en Amérique du Sud a été bref ; il y reviendra, plus tard, pour un séjour plus long entrecoupant la mission

aux Marquises, puis, encore une fois, en rentrant en France.

Le détail de l’expédition est normalement consigné sur Le Journal de bord de la Reine Blanche, conservé aux Archives de la marine de Cherbourg, son port d’attache. Mais il comporte des lacunes, et précisément la période du 1er novembre 1841 au 27 février 1846, qui concerne cette campagne. Cette partie fut cependant exploitée par Anderson pour rédiger sa thèse sur “Melville dans les mers du sud.”^[2]

Max Radiguet rapporte une œuvre littéraire et artistique, très documentée, sur les mœurs et coutumes des pays visités - Brésil, Chili, Pérou et îles Marquises - qui paraît dans trois revues. De nos jours, si la gloire de l’auteur repose plus sur son ouvrage “Les derniers sauvages”, il espérait plus de reconnaissance de son travail sur l’Amérique latine. Il ne pouvait alors anticiper que l’exotisme sera bientôt de mode avec Gauguin, Segalen, Stevenson, sans oublier Melville, qui l’a précédé de peu. Si son livre “Souvenirs de l’Amérique espagnole” paraît en 1856, plusieurs articles - courts et illustrés ; longs et sans images - ont paru, sur ce thème, dans diverses revues.

[1] Orthographié indifféremment du Petit-Thouars ou Dupetit-Thouars

[2] ANDERSON, C.R., “Melville in the South seas”, Columbia university press, 1939



A. Lamartinière, "Frégate de guerre La Reine Blanche", 1845, fixé sous verre (gouache), (56,5 x 69,5 cm), collection et © Musée portuaire, Dunkerque, Inv. 92.189.

>>> La Reine Blanche est une grosse frégate d'une soixantaine de canons, construite à Cherbourg en 1830 et lancée en 1837. Hermann Melville la décrit ainsi : *"La reine Blanche, la plus noble unité de bois et de fer qui ait jamais flotté. C'était la première croisière de ce navire tout neuf, d'une construction particulièrement soignée : aussi avait-il la réputation d'être le bâtiment d'élite, la « perle » de la Marine Française."*

H. MELVILLE "Omoo ou le Vagabond du Pacifique", Paris, Gallimard, réédition 1951.

Max Radiguet en Amérique du sud

LE BRÉSIL

14

Max Radiguet arrivant à rio de Janeiro est frappé **"par l'immense baie, circonscrite par une chaîne de montagnes de toutes les formes et de toutes les couleurs...les unes tailladées en scie ou aplaties en tables, d'autres hérissées de pitons aigus comme des clochers gothiques"**.

M. RADIGUET, "Souvenirs de l'Amérique espagnole", Paris, Lévy, 1856, p. 251.



Max Radiguet, "Brésil", mine de plomb et rehauts de gouache. © S.H.D. Département Marine (Album Amérique du Sud, n°2).

Au Brésil, Rio est la première escale de la *Reine Blanche* depuis la France. Dans une description quasi photographique Radiguet décrit la baie, la ville sous ses aspects géographiques, humains, économiques, sociaux, - avec une anticipation sur les difficultés

qui attendent le pays - les esclaves *"allant déposer sur la plage les immondices de la ville"* et *"ils ne sont pas si malheureux qu'on le dit..."*, une aiguade ou corvée d'eau, les églises, les couvents, les lépreux, l'aqueduc de Carioca, une barque qui assure la traversée de la baie, une scène de marché. A l'occasion d'une nouvelle escale, il décrit le jardin et le château impérial de Saint Christophe, et l'empereur Dom Pedro II qui accorde à l'amiral Dupetit-Thouars une entrevue pendant laquelle il lui demande des nouvelles des îles Marquises et des événements récents de Tahiti. Le 15 octobre 1844, la *Reine Blanche* se rend à Rio pour ramener en France la princesse de Joinville^[1]. Dans les *Souvenirs* il ajoute quelques paragraphes sur la presse, le commerce et la justice.

Max Radiguet se rend également à Montevideo, en Uruguay, qu'il décrit brièvement ainsi que le fleuve Rio de la Plata destiné à devenir, selon lui, le *"plus puissant agent de la civilisation de ces régions"*. Dans un dessin il imagine, sur ce même cours d'eau, *"une scène de la dernière guerre : une canonnière surprise par une guérilla"*...

[1] La Princesse de Joinville était en effet princesse du Brésil, fille de Dom Pedro I. Elle épousa un des fils de Louis-Philippe d'Orléans, roi de France de 1830 à 1848, à Rio de Janeiro.

Des barques de passage, à la ceinture bariolée et aux tentes vertes, se traînaient sous l'effort combiné de bateliers nègres, à moitié nus, qui montaient sous leurs bancs à chaque coup de rame et nasillaient en mesure une improvisation monotone..."

M. RADIGUET, "Souvenirs de l'Amérique espagnole", Paris, Lévy, 1856, p. 252.



Max Radiguet, "Barque de passage, rio de Janeiro", aquarelle, © S.H.D. Département Marine (Album Amérique du sud, n°8b)

LE CHILI

Si le voyage est long de Montevideo (Uruguay) à Valparaiso (Chili) par le franchissement du Cap Horn, curieusement, Radiguet en parle peu, excepté dans un article sur la Terre de Feu. C'est la description vraisemblable du voyage de la *Reine Blanche* qui s'éloigne de Montevideo vers les terres glaciales du sud, en longeant les côtes de Patagonie, puis passe près du détroit de Magellan pour arriver en vue de la Terre de Feu. C'est par le détroit de Lemaire -entre La Terre de Feu et L'île des États- que passe la *Reine Blanche* pour doubler le Cap Horn sans affronter le Canal de Magellan. Après une description rapide du Cap Horn, Radiguet en vient vite à Valparaiso, principal objet de son article, illustré d'un dessin représentant un mineur chilien, dont l'auteur dit qu'il n'a pas de salaire mais est payé sur ce qu'il trouve.

"Notre pensée s'était reportée vers le Brésil, et sous l'impression de ces éclatants souvenirs nous nous mîmes à demander compte à Valparaiso (vallée du Paradis)".

De cette ville nous avons la présentation détaillée habituelle chez Radiguet : la vue de la mer, le port, les costumes des hommes et des femmes, la ville - bâtiments et marchés -. Il nous décrit aussi un salon bourgeois où il a été introduit par un officier qui fut longtemps à Valparaiso : réception, danse, musique... et tremblement de terre. Il donne également une histoire du Chili indépendant et décrit les travaux de mise en valeur agricole - dont le "rodéo" qui consiste à réunir toutes les bêtes -, ainsi que les mines. Enfin, il évoque les journaux locaux, la vie littéraire et artistique, tout en dessinant les costumes, et particulièrement les ponchos des péons.



Max Radiguet "Groupe de 8 personnages péruviens", Valparaiso 1842, plume et aquarelle, (21,7 x 16,3 cm) © S.H.D. Département Marine (Album Amérique du Sud, n°61)

"Les hommes portent le poncho national ; c'est une pièce d'étoffe de laine carrée, au centre de laquelle on pratique une ouverture assez large pour laisser passer la tête[...]. Un chapeau de paille, dont le fond se termine en pain de sucre et dont les bords offrent peu de saillie, un grossier pantalon de toile, complètent cet accoutrement."

M. RADIGUET, "Souvenirs de l'Amérique espagnole", Paris, Lévy, 1856, p. 252.

LE PÉROU



Max Radiguet, "Les balsas", 1846, gravure sur papier (16 x 14,2 cm), collection particulière.

La côte entre Valparaíso et Lima - ou Callao qui en est le port - est sèche, et les communications difficiles. L'absence de bois a empêché les péruviens de construire des pirogues et a donné naissance aux fameux balsas qui sont de simples planches montées sur quatre outres, faites de peaux de veaux marins cousues ensemble et remplies d'air. Celles de l'avant, plus petites et rapprochées pour servir d'étrave, donnent une forme triangulaire à cette embarcation qui se conduit à la pagaie et peut transporter quatre personnes et leurs bagages.

16

Lima est la ville où Max Radiguet a résidé le plus longtemps puisqu'il est allé trois ou quatre fois dans cette cité qu'il juge originale et sur laquelle il a réalisé beaucoup de dessins. Il décrit les liméniennes, les costumes religieux, les couvents, les promenades - *alamedas* -, mais aussi les tremblements de terre et "les discordes civiles"... "Tout voyage, tout séjour en pays inconnu peut se partager en trois périodes distinctes : la période de la surprise, celle de la curiosité ensuite, celle enfin de la réflexion et de la critique"... Dans "Souvenirs de l'Amérique espagnole", il décrit Callao puis le voyage en omnibus - diligence - du port à la capitale. "Nous étions entrés dans Lima, la veille de Noël" (1842 ? 1843 ?)... Il décrit la capitale péruvienne, les habitants - les liméniennes à l'église, les métis ou gens de *medio pelo* -, les salons, la vie dans les maisons, les fêtes - Noël, la fête des Amancaes (du nom d'une fleur) -, mais aussi les combats de taureaux ou de coqs, le théâtre et l'opéra, les mœurs religieuses et politiques - une exécution et une révolution -, les églises et les couvents - dont Sainte Rose de Lima - les tombeaux indiens du musée... Il s'attarde sur la Péricole - "de *per-rita et chola, petite chienne d'indienne*" - célèbre chanteuse de rue qui aurait réellement existé à Lima au XVIII^e siècle, dont la vie a inspiré l'ouvrage de Mérimée "Le Carrosse du Saint-Sacrement" - dont Renoir tira son film - et une opérette d'Offenbach.

“la piété des Liméniennes nous a paru exempte de coquetterie. A les voir ainsi, recueillies, immobiles, appuyées contre les murs ou sur le socle d'une colonne, les paupières baissées ou le regard perdu vers les voûtes, on les prendrait pour des statues de la Méditation.”

M. RADIGUET, "Souvenirs de l'Amérique espagnole", Paris, Lévy, 1856, p. 170.



Max Radiguet, "Scène de dévotion religieuse" Lima 1843, plume et aquarelle, (23,7 x 30 cm) © S.H.D. Département Marine (Album Amérique du Sud, n°40)



Max Radiguet, "Deux belles de Lima" Lima 1842, plume et aquarelle (22,4 x 27,2 cm) © S.H.D. Département Marine (Album Amérique du Sud, n°50)

"Il y a tout à la fois chez la liménienne de la guêpe et du colibri. Elle a, comme la première, un fin corsage et un dard qui est l'épigramme ; elle a du second la couleur éclatante, l'essor capricieux et inégal, et de tous deux un amour immodéré des parfums et des fleurs. M. RADIGUET, "Souvenirs de l'Amérique espagnole", Paris, Lévy, 1856, p. 86.

“
Ma casquette à galons et l’ancre
couronnée de la marine royale lui
avaient indiqué la position sociale
que d’aventure j’occupais alors ;
l’album que je portais aussi .”

M. RADIGUET, “Souvenirs de l’Amérique espagnole”,
Paris, Lévy, 1856, p. 158.

Radiguet traite longuement de la conquête de l’Amérique espagnole par Cortez qui pour lui est “peut-être un héros ?”, et par Pizarre qui est “certainement un brigand !”, et de la disparition d’une civilisation à part pour laquelle “on n’éprouve aujourd’hui qu’une triste déception à la vue de ce nouveau monde gâté par les héros ou les aventuriers d’Europe”.

En 1856, dans *L’Illustration*, Radiguet traduira deux articles pris dans des journaux péruvien et chilien et les rapprochera, indiquant que chaque texte porte l’empreinte de sa nationalité. Le premier article intitulé “Le dernier chef espagnol en Arauco” est d’un jeune auteur qui donne à voir toutes les maladresses du débutant mais traduit aussi son vif sentiment patriotique chilien. Le second intitulé “Un voyage” oppose la vie de deux générations péruviennes, l’une casanière, l’autre ballottée par des orages essentiellement politiques...

“Vêtu de mon uniforme d’officier, je parcourais la ville, mon carnet de croquis à la main, j’ai rencontré Rugendas”...^[1]. Il explore parfois la ville de Lima avec Rugendas - le célèbre peintre voyageur - qu’il rencontre lors de son séjour et publie sur lui un article illustré des dessins de l’artiste, dans *L’Illustration* en 1847. Cet artiste allemand s’était fait le pari d’explorer l’Amérique espagnole durant 20 ans “ce qui est mieux que décrire Rome pour la nième fois”.

[1] Il s’agit de Johann Moritz Rugendas (1808 – 1858) un peintre allemand qui a beaucoup voyagé au Brésil.



Max Radiguet, “Trois européens en habit militaire – Lima 1843”, mine de plomb (22,2 x 30,6 cm) © S.H.D. Département Marine (Album Amérique du Sud, n°49)



Max Radiguet, "Baleinière et pirogues dans les baies de Vaïtahu" Vaïtahu, 1842, mine de plomb (42,7 x 25,5 cm) © S.H.D. Département Marine (Album Océanie, n°43).

Max Radiguet aux Îles Marquises

LA PRISE DE POSSESSION DES MARQUISES

Après avoir quitté Valparaiso à la fin du mois de mars 1842 où il s'est fait reconnaître "Commandant de la station navale Océanie" selon Louis Reybaud⁽¹⁾ (ce qui signifie que le Pérou n'a pas fait l'objet d'une escale lors de l'aller) Dupetit-Thouars file sur les Marquises, but de l'expédition, tenu longtemps secret, le gouvernement français l'ayant mandaté pour prendre possession de l'archipel. *La Reine Blanche* est alors accompagnée de *La Triomphante*, *La Boussole*, *L'Embuscade* et *Le Bucéphale*.

L'amiral Dupetit-Thouars, né près de Saumur dans une famille qui a donné plusieurs amiraux à la France, a déjà fait un voyage d'exploration sur la *Vénus*, en 1836-1839 et publié le *Journal de la Vénus*. C'est lui qui a suggéré cette occupation au roi de France Louis-Philippe.

La Reine Blanche touche les Marquises le 18 avril 1842, gagne l'île de Fatu Hiva le 26, puis celle de Tahuata le 28. L'amiral convainc

lotété, roi de Tahuata, d'accepter la souveraineté de la France et y nomme un gouverneur, Halley. Fin mai 1842, les principaux travaux d'installation et de défense sont achevés, notamment par la construction d'un fort. Si le roi lotété se met si facilement sous la coupe de la France, c'est qu'il vient de faire un mauvais sort à des marins américains réfugiés sur son île et qu'il craint des représailles, la France servant alors de pare-feu.

(1) REYBAUD L., "Voyage autour du monde de Mr Abel Dupetit-Thouars" - *Revue des Deux mondes*, avril 1843 - pp 540-585.

"Vers le milieu de la baie, une montagne s'avance dans la mer et sépare deux anses. Celle de droite, la plus considérable, où résidait le roi lotété, se nomme Vaïtahu...."

M. RADIGUET, "Les derniers sauvages aux îles Marquises, 1842-1859", Paris, Phébus, 2001, p.23.



, Max Radiguet "L'amiral Dupetit-Thouars chez Iotété, roi de Tahuata" Noukuhiva 1843, mine de plomb (30,2 x 18 cm). Collection S.H.D. Département Marine (Album Océanie, n°14), © P. Pitrou.

20

De larges gouttes d'eau tiède... nous engagèrent à précipiter notre marche... vers la demeure du roi, où le procès verbal de la prise de possession devait être signé par Iotété et Maheono...

Les personnages principaux de l'île envahirent bientôt la pièce principale...

Deux copies de l'acte par lequel les chefs de Tahuata reconnaissent la souveraineté du roi des français furent remises à Monsieur François de Paule, qui les traduisit à haute voix en langue polynésienne. Iotété et Maheono écoutèrent cette lecture avec attention."

M. RADIGUET, "Les derniers sauvages aux îles Marquises, 1842-1859", Paris, Phébus, 2001, p.49. Paris, Lévy, 1856, p. 158.

Le protectorat français étendu à la grande île voisine de Hiva Oa le 5 mai 1842, Dupetit-Thouars retourne à Nuku Hiva à la fin du mois et en prend possession. Alors que débute la construction du fort Collet, Dupetit-Thouars règle des problèmes – la fuite de la femme du roi Témoana par exemple – au moins jusqu'à mi juin. Le 18 juin, il fait son rapport au Gouvernement sur la prise des Marquises. Le reste de l'escadre (*la Triomphante*, *l'Embuscade*, *le Jules César*, *la Boussole*, *la Bucéphale*) rejoint *la Reine Blanche* à Taiohaë (Nuku Hiva) entre juin et juillet : ce qui représente 200 hommes et un navire dans chaque baie. Enfin, le 25 juin, toutes les Marquises "s'étaient données à la France".

Puis, le 20 août *la Reine Blanche* revient à Tahuata mais doit repartir immédiatement pour Tahiti, où est signé un traité avec la reine Pomaré, le 9 septembre, ratifié en France en mars 1843^[1]. A l'instigation du pasteur Pritchard, représentant l'Angleterre, des attaques contre les Français reprennent à Tahiti, amplifiant un conflit qui provoquera des manifestations dans les deux pays. Suite à ces événements, le gouvernement français désavoue Dupetit-Thouars qui rentre en France en décembre 1844, sans toutefois abandonner l'île de Tahiti. Il faut dire qu'à la même époque les Anglais occupaient la Nouvelle-Zélande...

[1] Il y eut au moins 21 traités - ou courriers- signés par Dupetit-Thouars durant ce séjour aux Marquises. Le nom de Radiguet apparaît, en signature, deux fois, en 1842.



Max Radiguet "Le roi de Nuku-Hiva Te-Moana ou le roi Iotété en uniforme", plume et aquarelle (18,6 x 29,3 cm) © S.H.D. Département Marine (Album Océanie, n°20)

"Iotété portait dans cette circonstance le costume qui lui avait été donné par les Français, costume dont les diverses parties formaient entre elles le plus bizarre désaccord.

C'était un habit du temps de Louis XV, en peluche rouge, galonné sur toutes les coutures et chargé d'une massive paire d'épaulettes.

Un diadème en carton doré, enjolivé de verroteries, ombragé de plumes peintes, couvrait sa tête et faisait ressortir sa face bleue.

Un pantalon blanc et une chemise complétaient cet accoutrement, à l'extravagance duquel ajoutait encore l'obésité du chef.

M. RADIGUET, "Les derniers sauvages aux îles Marquises, 1842-1859", Paris, Phébus, 2001, p.46.

“ Sur l’un des côtés demeurait un *tahua* (prêtre vieux et vénéré). Nul ne pouvait franchir le seuil de sa demeure... Il eut été difficile d’imaginer un être plus fantastique que ce grand vieillard maigre à face de mandrill. Ses yeux éraillés s’ouvraient comme deux tâches sanglantes sur un masque indigo, qu’encadrait une chevelure blanche rayonnant en flammes et d’où pendait jusqu’à la poitrine une barbe rare et fourchue.”

M. RADIGUET, “Les derniers sauvages aux îles Marquises, 1842-1859”, Paris, Phébus, 2001, p.42.

LE TÉMOIGNAGE D’HERMANN MELVILLE SUR LA REINE BLANCHE AUX MARQUISES

22

Une de nos meilleures sources pour connaître les déplacements de *la Reine Blanche* est l’américain Anderson, auteur, en 1939, d’une thèse intitulée “*Melville dans les mers du sud*”. Ceci mérite une explication : Herman Melville, l’illustrissime auteur de “*Moby Dick*”, se trouve aux Marquises en même temps que Radiguet. Il se trouve face à *la Reine Blanche* à deux reprises, puisqu’à l’époque, n’ayant encore rien écrit, il est embarqué sur un baleinier américain qui, coïncidence, arrive aux Marquises début juillet 1842. Cependant, la campagne de pêche n’a pas été bonne, d’une part et, d’autre part, Melville estime que, dans son contrat, il ne s’engageait pas à partir vers l’Antarctique comme le souhaite maintenant le capitaine. Avec un autre matelot, il déserte et se réfugie dans une tribu sauvage, celle des *Taipis*, où il demeurera environ un mois – même s’il dit quatre ! -, avec le projet de n’en sortir qu’après le départ du baleinier. Il tirera de ces expériences, outre “*Moby Dick*”, “*Typee*”, et “*Omoo ou le vagabond du Pacifique*” qui ne seront traduits en français qu’au XX^e siècle. Il n’empêche que plusieurs auteurs français en avaient parlé dès leur parution en Amérique et en Angleterre où ils avaient eu un succès énorme et suscité des polémiques, l’auteur étant souvent pris pour un fiefé menteur. Pour Philarète Chasles “*Typee et Omoo attestent une vigoureuse puissance d’imagination et une grande hardiesse à mentir*” - disent des critiques anglo-saxons - “*mais il y a là un cachet de vérité, une saveur de nature inconnue et primitive, une vivacité d’impressions qui me frappent*”⁽¹⁾....

Il est intéressant de comparer Radiguet et Melville, non pour la qualité littéraire de leur œuvre mais pour le regard porté par l’un et l’autre sur les Marquises. Ils ne se sont sans doute pas rencontrés mais la similitude de leurs descriptions des femmes océaniques ou de la reine de Nuku Hiva - dans “*Typee*” -, par

exemple, est frappante. Ils parlent tous les deux de Témooana, roi de Nuka Hiva, “*exhibé*” à Londres pour ses tatouages par les missionnaires protestants et rentré en 1839, et dont la femme s’était enfuie...

(1) P. CHASLES, “*Séjour de deux américains chez les Taipis*” dans le *Journal des débats*, 1846 et “*Voyages réels et fantastiques d’Hermann Melville. Typee et Omoo.*” dans le *Revue des deux mondes*, mai 1849.



Max Radiguet, “Le vieux *Tahua*, prêtre, devant sa maison”, 1842, plume et aquarelle (22,7 x 27,3 cm) Collection S.H.D. Département Marine. (*Album Océanie*, n°33). © P. Pitrou.

En septembre 1842, le baleinier *Lucy Ann* ramène Melville de Nuka Hiva à Tahiti. "23 septembre 1842... à une heure et demie de l'après-midi, expédié le canot major, armé en guerre, avec un officier, à bord du baleinier *Lucy Ann*, mouillé sur rade le matin, à effet d'y rétablir l'ordre dérangé par plusieurs matelots. Le canot revient à bord avec dix hommes". Anderson, le biographe de Melville, cite le journal de bord de la frégate la Reine Blanche sur laquelle Melville restera trois jours, "aux fers et mal nourri" écrira-t-il dans "Omoo"⁽¹⁾. La Reine Blanche part sans lui, le 26 septembre, pour l'Amérique du sud. Radiguet fait d'ailleurs allusion à ce "voyage de six mois que nous devons faire sur les côtes du Pérou et du Chili", et qui le ramena à Valparaiso et à Lima.

Dans la note de l'éditeur d'"Omoo", on peut lire : "Dans *Les derniers sauvages*, remarquable document poétique sur la vie des anciennes Marquises [...] Radiguet ne dit mot de Melville. Qu'aurait pensé l'élégant historiographe de la Reine Blanche du matelot Melville, dépenaillé et peigneur de plage, mutin parmi les mutins, compagnon de l'insupportable docteur Long Ghost et terreur des pasteurs de Tahiti".

L'EXPLOITATION ARTISTIQUE DU VOYAGE AUX MARQUISES

De ce voyage, Max Radiguet rapporta un travail artistique considérable, sans doute trois albums de dessins in-folio qui, disent ses biographes, lui valurent la Légion d'honneur. Il faut donc qu'ils aient été remarqués bien que jamais édités. Ils sont aujourd'hui conservés sous forme de deux albums - l'un consacré à l'Amérique du sud, l'autre à l'Océanie -, au Service historique de la Défense, Département Marine, à Vincennes. Si Radiguet n'a rien écrit sur Tahiti, il y a réalisé plusieurs dessins pour l'Album Océanie de la Reine blanche.

Concernant son ouvrage "*Les derniers sauvages, souvenirs de l'occupation française aux Îles Marquises, 1842-1859*", la seconde date fait problème car Radiguet a quitté le Pacifique en 1844. Il a certainement dû y ajouter des éléments fournis par ses lectures et des conversations. L'ouvrage connut sept éditions, la plus récente chez Phébus en 2001, la plus intéressante étant celle de Duchartre et Van Buggenhoudt en 1929 - avec l'avant-propos de Jean Dorsonne - car elle contient un nombre assez important de dessins de Radiguet.

(1) H. MELVILLE, "Omoo, ou le vagabond du Pacifique", Gallimard, 1951, p 8



Tous les guerriers étaient presque uniformément vêtus. Leur coiffure se composait du tahava qui, plus haut que les bonnets à poils de nos grenadiers, développait au-dessus de la tête son large éventail de plumes d'un vert sombre.

A la base s'arrondissait de l'une à l'autre temps un croissant parsemé de pois écarlates, incrustés en mosaïque dans une gomme aussi tenace que la colle forte. Au-dessus de cet ornement, des barbes de vieillards, disposées en une gerbe épaisse, se détachaient sur le fond sombre et luisant des tahavas, et laissait jaillir, pareilles aux pistils de fleurs, de longues aigrettes en plumes de phaéton à brin blancs et rouges. Deux grandes plaques ovales en bois blanchi à la chaux et retenues à la hauteur des oreilles encadraient le visage."

M. RADIGUET, "Les derniers sauvages aux îles Marquises, 1842-1859", Paris, Phébus, 2001, p.204.

"Parure de tête", écailles de tortue, nacre et fragments de coquillages, fibres végétales (40 x 10 cm) collection et © Musée de la Cohue, Vannes, inv. n° TE 155.002.



Ornements


24



Max Radiguet "Deux guerriers, une femme et un enfant groupés sous un pandanus", plume et aquarelle (22 x 27,6 cm) © S.H.D. Département Marine (Album Océanie, n°12)

"Quelques-uns avaient le front ceint d'un bourrelet de tapa, d'autres d'un rameau de cocotier....d'autre du paka, sorte de couronne murale au bandeau constellé de rondelles de nacre, aux fleurons de coquilles blanches et d'écailles sombres placés alternativement, taillés en créneaux, gravés en relief à l'image des tikis.

M. RADIGUET, "Les derniers sauvages aux îles Marquises, 1842-1859", p. 204.



Max Radiguet "Etude de tatouage, détail d'une jambe et d'un pied au-dessus du genou", mine de plomb et aquarelle (15,5 x 21,9 cm)
© S.H.D. Département Marine (Album Océanie, n°38)

"Hiha nous mena un jour chez Manuhu, le plus célèbre des praticiens de Tahuata et, pour la première fois, nous assistâmes à un labourage d'épiderme qui, s'il était imposé, semblerait un traitement odieux et propre à légitimer toutes les réserves... Quant à l'opération, rien ne ressemblait plus à un martyre..."

M. RADIGUET, "Les derniers sauvages aux îles Marquises, 1842-1859", Paris, Phébus, 2001, p.148.

Max Radiguet "Etude de tatouage, portrait d'un jeune marquisien tatoué", mine de plomb (11,8 x 16 cm), collection S.H.D. Département Marine (Album Océanie, n°37), © P. Pitrou.

et tatouages

"On aurait pourtant pu considérer comme vêtus ceux que les élégantes figures du tatouage couvraient en entier ; mais cet indélébile ornement laissait sur l'épiderme du plus grand nombre bien des lacunes. Les visages seuls étaient traversés par des bandes bleues parallèles, larges de trois doigts, qui passaient, l'une sur les yeux, l'autre sur la bouche, sans préjudice de lignes plus capricieuses, plus fines, de dessins plus ingénieux, placés parfois dans l'intervalle."

M. RADIGUET, "Les derniers sauvages aux îles Marquises, 1842-1859", Paris, Phébus, 2001, p.24.



RADIGUET : UN PRÉCURSEUR ? L'INFLUENCE DE L'OUVRAGE "LES DERNIERS SAUVAGES"

Radiguet se révèle précurseur par sa manière de décrire les mœurs des indigènes, notamment dans le chapitre "Taha et Teapo" qui évoque les amours d'un officier de marine et d'une jeune marquisesse à la veille de sa mort. Il annonce déjà le roman de Pierre Loti "Le mariage de Loti" qui paraît en 1880.

Un peintre et un écrivain célèbres lui doivent aussi beaucoup : dans un de ses ouvrages, l'auteur J. L. Coatanlem cite Van Gogh, lecteur avide qui bombarde Gauguin des livres de sa bibliothèque dont "un ouvrage sur les Marquises, rédigé et illustré par un breton de Landerneau, Max Radiguet ⁽¹⁾". Quant à Victor Segalen, il lui avoue sa dette dans la liste des ouvrages qu'il a utilisés pour écrire "Les Immémoriaux ⁽²⁾". Les emprunts à Radiguet y sont assez nombreux : l'envoûtement au Kaha ; l'anthropophagie ; les dire impérissables ; les migrations ; les rôdeurs de nuit ; la "Civilisation" aux Marquises...

Quelques autres appréciations :

"Comme dans Les souvenirs..., les récits de l'auteur sont animés et reflètent la couleur locale. L'exactitude des observations et des appréciations de l'auteur est attestée par tous ceux qui ont visité ces contrées ⁽³⁾".

"Tout sépare des hommes comme Radiguet et Melville appelés dans les mêmes parages marquisiens. L'un est écrivain de la marine, l'autre déserteur devenu vagabond -omoo ou beach-comber-. Le premier représente l'ordre, le second le fuit. Et pourtant, ils ont en commun une démarche artistique qui les distingue de leurs prédécesseurs. Avec eux, la Polynésie n'est plus traitée comme un objet à saisir d'un point de vue pittoresque ou ethnographique. Un ton nouveau apparaît dans la littérature océanienne ⁽⁴⁾".

"Max Radiguet qu'on a eu tort d'oublier si vite et qui nous a laissé, par chance, ces pages étranges placées sous le double signe de l'esprit scientifique et du songe...⁽⁵⁾".

(1) J. L. COATALEM, "Je suis dans les Mers du sud", Paris, Grasset, 2001, p. 69.

(2) V. SEGALLEN, « Les Immémoriaux », Paris, Plon, 1907.

(3) P. LEVOT "Biographie bretonne", Paris, Dumoulin, 1857.

(4) J.J. SCEMLA, "Le voyage en Polynésie. Anthologie des voyageurs occidentaux. De Cook à Segalen.", Paris, Laffont, 1994.

(5) Préface de J.P. SICRE dans M. RADIGUET, "Les derniers sauvages aux îles Marquises, 1842-1859", Paris, Phébus, 2001 : il estime Radiguet plus lucide que naïf sur les Marquisiens.

Ce groupe [de femmes] se présente à l'œil avec une espèce d'ordonnance étudiée. Les attitudes ont une harmonie, une grâce, une élégance à ravir l'artiste du goût le plus raffiné... les chevelures noires, brillantes, ruissellent à flots sur les épaules, ou se relèvent en épais chignons... Tel était, à quelques pas le ravissant tableau qui s'offrit à nos yeux. Je le décris comme je l'ai dessiné avec une sincérité consciencieuse..."

M. RADIGUET, "Les derniers sauvages aux îles Marquises, 1842-1859", Paris, Phébus, 2001, p.36.



Max Radiguet, "Marquisiennes à la baignade", mine de plomb, plume et rehauts de gouache (31 x 20 cm) collection S.H.D. Département Marine (Album Océanie, n°18), © P. Pitrou.

Les "derniers Sauvages" de Radiguet : un adieu aux voyages

Philippe LAGADEC

Un récit antipodique

Tout d'abord, l'ouvrage de Radiguet s'inscrit dans la tradition du récit de voyage antipodique, au succès renouvelé. Région inversée et complémentaire de la France, les antipodes apparaissent du même coup comme paradisiaques.

Par ailleurs, ce voyage dans l'espace se double d'un voyage dans le temps : Bougainville retrouve la Grèce ancienne dans le Pacifique comme Chateaubriand la découvre chez les Indiens d'Amérique ; Tahiti devenant la "Nouvelle Cythère" où règnent l'amour, le plaisir, et les femmes, nues, attirantes. A son arrivée à Tahiti, Bougainville écrit : *"Les pirogues étaient remplies de femmes qui ne le cèdent pas, pour l'agrément de la figure, au plus grand nombre des Européennes et qui, pour la beauté du corps, pourraient le disputer à toutes avec avantage. Et la plupart de ces nymphes étaient nues."*

Pour Radiguet, *"peu de femmes au monde ont plus de grâce"*, femmes nombreuses chez Radiguet, nombreuses aussi chez

Segalen, Loti, ou Gauguin. C'est en s'inscrivant dans la tradition du récit antipodique initiée par Bougainville, tradition qu'il a prolongée et même enrichie, que Les derniers Sauvages a connu plusieurs rééditions, contrairement aux autres ouvrages de Radiguet consacrés à l'Amérique latine et la Bretagne.

Radiguet retourne en France en 1845 après avoir été le témoin privilégié de la prise de possession des Îles Marquises. Pourtant, il ne participe pas aux débats politiques contemporains portant sur la pertinence de leur annexion par la France. Pourtant, il ne fait pas partie de ceux qui publient : rapports géographiques, descriptions des mœurs, lettres de missionnaires, dictionnaires, grammaires, notices phrénologiques, pièces de théâtre, récits...

Pour la seule année 1843, 18 ouvrages sont consacrés aux Marquises. Mais, en définitive, parmi tous ceux consacrés aux Marquises, celui de Radiguet est le seul qui a été réédité, à 7 reprises. Il s'agit de comprendre les raisons d'un tel succès éditorial.



Max Radiguet, "Scène funéraire aux Marquises", aquarelle (27,3 x 21 cm) © S.H.D., Département Marine. (Album Océanie, n°1).

Les obsèques de Niéhitu me semblèrent offrir une idée complète des pratiques bizarres et superstitieuses qui caractérisent les funérailles nukahiviennes. Temoana avait donné l'ordre de transporter le mort à Taiohaë. Cette translation eut lieu durant la nuit. Déposé dans une baleinière, escorté de toutes les pirogues de la baie, le corps traversa la rade à la lueur des torches...."

M. RADIGUET, "Les derniers sauvages aux îles Marquises, 1842-1859", Paris, Phébus, 2001, p.83.

Du récit colonial à la fiction exotique

Par son style et ses thématiques, *Les derniers sauvages* est à égal distance de Bougainville et de Pierre Loti. D'un côté, il est dans la lignée des récits d'expéditions scientifiques et des campagnes d'expansion coloniale qui rendent compte des découvertes botaniques, géologiques et ethnographiques et délivrent des informations stratégiques : Radiguet légitime son livre par son souci de "raconter les épreuves de leur installation aux Marquises, de retracer ensuite les résultats qui vinrent couronner leurs efforts, de faire pénétrer le lecteur à la fois dans la vie coloniale et dans la vie indigène". Toute la première partie de son ouvrage est le récit de la colonisation des Marquises, afin de légitimer cette entreprise. D'un autre côté, Radiguet semble annoncer Pierre Loti et toute la littérature exotique : "C'est le côté pittoresque des pays parcourus qui a excité ma curiosité. C'est surtout à l'artiste que je m'adresse ; c'est à celui qui aime vivre quelques instants de la vie véritable et secrète du peuple chez lequel il suit l'auteur et qui veut de sa lecture conserver un souvenir poétique." L'exotisme comme dépaysement du voyageur, l'exotisme comme divertissement du lecteur, voilà un des horizons de l'ouvrage de Radiguet, qui traverse quasi toute l'œuvre de Loti.

Du récit ethnographique au deuil d'un monde

Surtout, son ouvrage est un travail ethnographique. Toute la deuxième partie de son livre est consacrée à la présentation des mœurs et des coutumes des habitants de l'archipel marquisien de Nuku Hiva : étude de la vie quotidienne, étude des cérémonies publiques, étude des mœurs religieuses. En abordant les Marquisiens par la religion, Radiguet marque leur "étrangeté" absolue et la frontière entre "eux" et "nous", entre les "civilisés" et les "sauvages". Cette distinction étant faite, il lui faut en rendre compte : toutes les références antiques permettent, par exemple, de "domestiquer" les sauvages, par l'analogie qui s'installe entre éloignement dans l'espace et éloignement dans le temps. Voyager est dès lors vécu comme une avancée en direction des origines de l'humanité. En ensauvageant les Marquisiens, Radiguet les met à distance, mais une distance qui n'est plus que généalogique, Radiguet les rend témoins et dépositaires d'une culture originelle à l'état de traces qu'il lui faut dès lors interroger ; surtout, Radiguet souligne la responsabilité des Français dans le pervertissement de ces "enfants". Cette idée

selon laquelle les "Blancs" n'apportent, dans cet univers d'innocence, que des manifestations du péché - alcoolisme, maladies vénériennes... - était déjà présente chez Bougainville et Diderot. Face à un paradis en décomposition, l'ethnographie apparaît alors comme l'unique réponse : "Ce sont les mœurs des sociétés auxquelles je me suis mêlé qui ont accaparé mon attention. Car les rapports de plus en plus fréquents des nations entre elles effacent chaque jour les grands traits qui les distinguent, pour ne laisser subsister que certaines nuances de leur origine et de leur caractère : ce sont ces nuances que j'ai voulu saisir." Récit d'une atténuation donc. Avec Segalen, le récit ethnographique devient récit de deuil : "les Immémoriaux" sont la tentative de recueillir les derniers témoignages d'une culture maorie qui se meurt à Tahiti. Ce thème de la nostalgie et de l'amertume face à la "dégradation du divers" remonte au romantisme du début du XIX^e siècle. Prolongateur de certains, précurseur d'autres, Radiguet a un peu à voir avec Chateaubriand et Segalen.

Un récit polyphonique

Enfin, l'étude des préfaces des rééditions nous permet de saisir les différentes réceptions de son livre, la polyphonie de son texte. Son ouvrage a d'abord été lu comme un témoignage de l'occupation française des Marquises (1860) ; puis comme un travail ethnographique (1882) ; comme un récit exotique (1929) ; à nouveau comme un récit ethnographique (1967), la dernière réédition de 2001 étant symptomatique de plusieurs nostalgies : à la nostalgie de Radiguet s'ajoute la nostalgie du lecteur, qui pourrait reprendre les mots de Lévi-Strauss :

"Je voudrais avoir vécu au temps des vrais voyages, quand s'offrait dans toute sa splendeur un spectacle non encore gâché, contaminé, maudit."⁽¹⁾

Derniers sauvages, plus d'altérité, adieu voyages, donc.

(1) C. LEVI-STRAUSS, "Tristes tropiques", 1955.

Un des derniers commandants en poste à Nuku Hiva publiait récemment des notes qui montrent combien peu d'action civilisatrice a exercé, même sur les habitants de Taiohae, la présence des missionnaires et d'une garnison française depuis plus de douze ans. Des observations faites de cet officier, il ressort clairement que la somme de leurs défauts et de leurs vices s'est accrue sans compensation notable.

On leur a créé des besoins, sans avoir pu leur donner encore l'habileté et les moyens de les satisfaire. La source de leurs revenus est toujours la même ; seulement devenus avides et intéressés, ils entendent mieux aujourd'hui le trafic des produits du sol et du corps de leurs femmes. Les naturels, si fiers, si élégants alors qu'ils étaient nus, portent quelques pièces disparates de nos costumes, qui tombant vite en loques, témoignent d'une misère dont le spectacle n'avait jamais offusqué nos regards."





*“Portrait de Max Radiguet”,
dans M. RADIGUET,
“Les derniers sauvages aux Îles
Marquises, 1842-1859”, Paris,
Hachette, 1861.
Collection particulière*

LA VIE PARISIENNE

31

III

“ Nous le voyons, ce beau vieillard qui parcourut le globe, élégant avec son pantalon à carreaux noirs et blancs, son gilet puce et sa redingote marron, une fleur de camélia à la boutonnière comme il convient à un ancien ami du duc de Morny et à un membre du Cercle anglais.”

Détails fournis à Jean Dorsenne par Henri Radiguet, d'après P. PIRIOU « Max Radiguet (1816-1899) ». - DES soutenu à l'Université de Bretagne occidentale, Brest, 1967.

De retour à Paris en 1845, où il mène une vie de bourgeois, Max Radiguet publie les récits de ses différents voyages dans des revues et journaux. Son travail d'écriture l'amène également à jouer le rôle de chroniqueur des grands Salons artistiques parisiens ou à s'exercer à la poésie.

Le dandy parisien

Jean-Claude LE DRO

“On peut supposer qu'étant donné la fortune dont il jouissait, il mena à Paris une vie d'artiste libéré des soucis d'un travail trop astreignant. Si on consulte la liste de liquidation de la Société linière, dont il est actionnaire, il disposait de 15 millions de francs^[1]”. Il fréquente la haute société, le cercle anglais, les proches du duc de Morny, le demi-frère de Napoléon III et Laurent Pichat, ancien sénateur de la III^e République et écrivain.

Radiguet est cité dans une histoire tragique rapportée par Frédéric Loliée : *“La fête impériale^[2]”*. Par le lieu où se passe l'événement, La Maison Dorée, le restaurant le plus cher et le plus recherché de la capitale, et par les protagonistes de l'affaire, on peut imaginer le monde qu'il fréquentait. Lors d'*“une soirée fort arrosée dans un petit salon de la Maison Dorée”*, Radiguet dîne avec *“René de Pont-Jest, le comte de Ploëuc, et de gracieuses inconnues”*. Dans le salon voisin se trouve Lord

Hamilton-Douglas, une des plus grosses fortunes de Paris, Jack Howard, attaché militaire anglais et *“deux femmes aimables”*. La Maison Dorée a deux accès : le public ordinaire entre dans les grandes salles du restaurant par le Boulevard des Italiens ; la rue Laffitte est réservée aux habitués et donne sur les salons. A quatre heures du matin, en quittant le restaurant, Lord Hamilton, complètement ivre, tombe dans l'escalier de la rue Laffitte et meurt de cette chute trois jours plus tard. L'auteur Prosper Mérimée fait allusion à ce tragique fait divers le 12 juillet 18** (on peut penser à 1865, 66 ou 67) dans une lettre à Anthony Panizzi, l'un de ses amis.

Louis René Delmas de Pont-Jest (dit René de Pont-Jest) *“est un ancien officier de marine, romancier, chroniqueur, homme très distingué, esprit fin, fine lame, aimant les femmes, aimant le jeu. Il donne chez lui, Rue Condorcet, des bals masqués quatre fois l'an. Tout Paris s'y presse. Au cours de la soirée, Christine Nilsson chante, Sarah Bernhardt enchante, Serpette joue du piano, Mounet-Sully dit des vers et Coquelin, cadet, récite ses premiers monologues^[3]”*. En 1876, il entre en procès avec Hetzel et Jules Verne accusant ce dernier de l'avoir plagié pour rédiger *“Voyage au centre de la terre”*.

[1] P. PIRIOU, *“Max Radiguet (1816-1899)”*. - DES soutenu à l'Université de Bretagne occidentale, Brest, 1967.

[2] F. LOLIEE, *“La fête impériale. Les femmes du second empire”*, Félix Juven, 1907.

[3] D'après Sacha Guitry.

Max Radiguet poète

Quant au comte de Ploëuc, il s'agit, probablement, d'Alexandre Marie Sébastien, né le 7 octobre 1815 à Quimper. Destiné à la Marine, il fait une chute de cheval qui le rend boiteux. Il se lance alors dans la finance et fonde la Banque Impériale Ottomane dont il est gouverneur de 1863 à 1867. Député, sous-gouverneur de la Banque de France de 1867 à 1878, il en est responsable durant la Commune.

La vie très mondaine de Radiguet lui attire, paraît-il, les reproches de sa famille fixée à Brest et compromet sa santé ; aussi vient-il de temps à autre se mettre au vert au pays natal. *"Un de ses parents constate que ce pauvre Max est bien à plaindre, mais que s'il s'était mieux conduit, tout cela ne serait pas arrivé⁽¹⁾"*. On ne peut s'empêcher de rapprocher cette période fastueuse de la misère relative dans laquelle il se trouve durant ses dernières années à Brest.

(1) P. PIRIOU, "Max Radiguet (1816-1899) "- DES soutenu à l'Université de Bretagne occidentale, Brest, 1967.

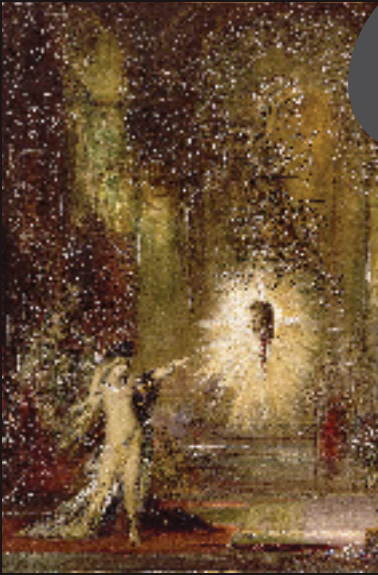


Comme son ami l'écrivain Laurent Pichat, Max Radiguet s'exerce aussi à la poésie.

Sur un album

*"O toi seul qui connais ses plus chères pensées,
Ses rêves d'avenir et ses peines passées ;
O toi son confident !
Doux livre, sanctuaire où son âme s'épanche,
Qui voit, comme une fleur, son beau front qui se penche,
Qui se penche en rêvant ;
Toi que son souffle embaume et que sa main caresse,
Toi, sur qui vont ses yeux aux heures de tristesse,
Doucement se poser,
Muet gardien d'aveux que nul ne peut connaître,
Qui reçut des soupirs et des larmes peut-être,
Et peut-être un baiser ;
Garde aussi dans ton sein et conserve pour elle,
Cette ombre d'un espoir que le temps sur son aile
Déjà semble emporter.
Garde en secret ma peine, à toi je la confie ;
Et quand tu la verras pensive et recueillie,
Viens la lui raconter !
Tu lui diras qu'il fut une heure dans la vie,
Où, près d'elle, rêvant que j'avais une amie,
Je crus à l'avenir.
Ah ! tourne-toi souvent sous ses yeux, pauvre page
Où mon cœur que l'absence effraie et décourage
Cache en tremblant son souvenir !*

M. RADIGUET, "Sur un album", dans L'Hermine, revue littéraire et artistique de Bretagne, Rennes, Simon, 1898, p.236.



Le peintre nous la [Salomé] montre s'arrêtant, prise d'une stupéfiante angoisse de terreur, au moment où, le corps lancé et le pied en avant, elle voit apparaître, dans le rayonnant éclat d'un nimbe, devant son visage et à la longueur de son bras tendu, la tête tranchée de Saint-Jean Baptiste qui la regarde avec une poignante expression de tristesse et de sévérité [...] .L'Apparition est un véritable chef d'œuvre. Cette Salomé au corps svelte, au sein frémissant, au pied leste et hardi, qui s'arrêt pétrifiée par le remords est superbement dessinée."

S. RENAL (M. Radiguet), "Lettres parisiennes, Salon 1876-1877", Evain, Brest, 1878, p. 18.

Gustave Moreau, "L'Apparition", vers 1876, huile sur toile, Paris, Musée Gustave Moreau, © Photo RMN (Réunion des Musées nationaux) © René-Gabriel Ojéda.

Max Radiguet, chroniqueur des Salons parisiens

Françoise DANIEL, Conservatrice en chef, Musée des Beaux-arts de Brest

34

"En définitive, cher ami, le Salon n'est pas sensiblement inférieur à celui de l'an dernier. Bien qu'il y ait lieu de constater à notre époque un fâcheux abaissement dans le niveau du goût du public, le niveau de l'art, du moins en peinture" écrit Max Radiguet à son ami Victor Fénoux, ingénieur en chef du Finistère en mai 1873. Deux ans plus tard, il parle du grand intérêt qu'il a pris à visiter l'exposition dans la moiteur d'une chaude journée d'avril, réservée aux peintres exposants.

Ses chroniques des Salons parisiens de 1869 à 1878 prennent la forme de lettres adressées à des amis, comme Armand Rousseau fils du fondateur de Keremma. Ces lettres publiées dans des journaux seront ensuite regroupées en ouvrages. Il décrit les engouements et les rejets d'une époque, s'intéresse aux tableaux et aux artistes en vogue, tout en faisant une place de choix aux sujets bretons. Ses jugements personnels, entre admiration, longues descriptions poétiques, remarques sur le public qui se presse autour de ces deux mille à trois mille toiles exposées, nous donnent la vision d'un homme cultivé, au sens artistique développé, au fait des modes et des courants artistiques. Parfois se glissent un souvenir de Bretagne, une description de Brest ou une image de voyage.

Les choix artistiques

Il s'intéresse au sujet, à la mythologie ou à la poésie élégiaque de Puviss de Chavannes ou de Chenavard. Pour lui *"Hébert n'est pas seulement le poète, c'est le virtuose de la peinture"*, il aime le talent de Cabanel^[1]. Il commente peu le style, qui peut-être charmant, harmonieux, délicat, mais pour lui le "Saint-Antoine" d'Isabey du Salon de 1869^[2] est *"une audacieuse orgie de couleur où le poivre rouge de Cayenne, le kari, le piment enragé, semblent avoir apporté au cinabre et au carmin des laques des véhémences aphrodisiaques de leur concours"*.

Max Radiguet reconnaît chez de nombreux artistes un talent d'exécution, l'habileté, *"associée à une certaine dose d'intelligence"*, par exemple chez Bouguereau ; Gêrôme est traité de consciencieux. Il constate cependant *"l'absence répandue d'élévation de la pensée, l'inspiration, la passion, l'âme enfin^[3]"*. Sans doute s'intéresse-t-il au symbolisme dont un de ses grands représentants est Gustave Moreau. Dans toutes ses lettres il lui réserve de longues lignes notamment pour *"Salomé"* et *"l'Apparition"*, qu'il qualifie de *"véritable chef-d'œuvre"*, *"travail de l'esprit et travail de la main^[4]"*. Ces œuvres exposées en 1876 et aujourd'hui au musée d'Orsay ont séduit depuis de nombreux écrivains comme André Breton ou Alain Robbe-Grillet.

[1] S. RENAL, (M. Radiguet), "Reflets de tableaux connus", Lefournier, Brest, 1874, p. 209 et 214

[2] S. RENAL, (M. Radiguet), "Reflets de tableaux connus", Lefournier, Brest, 1874, p. 30.

[3] S. RENAL, (M. Radiguet), "Lettres sur le Salon de 1875", Extrait de l'Electeur du Finistère, Lefournier, Brest 1875, p. 7

[4] S. RENAL, (M. Radiguet), "Lettres parisiennes, Salon 1876-1877", Extrait de l'Union républicaine du Finistère, Evain, Brest 1878, p. 19 à 21

“Mr Dargent a pris le sujet de son tableau à la vie d’un évêque breton du VIIe siècle, sous le patronage duquel l’église est placé [...] Le ton général du tableau, sans avoir de grandes qualités de coloris, est suffisamment harmonieux [...] Malgré tout le bien que je pense de ce tableau, je regrette que M. Yan’Dargent ait choisi un pareil sujet.

M. RADIGUET, “A travers la Bretagne, souvenirs et paysages”, Paris, Lévy, 1865, p.149 - 150..

Il ne prend pas au sérieux des artistes comme Edouard Manet mais des peintres académiques qu’il aime, peuvent aussi être traités avec ironie. Avec un ton souvent amusé, l’auteur cherche à faire partager ses surprises par des descriptions toujours longues et précises. En 1869, “L’Olympe” de Bouguereau est une “réunion de famille”, un de ces “lundis célestes” où “l’aristocratie olympienne [est]...voluptueusement assise ...sur le frais édreton des nuages”.

La Bretagne

Un tableau d’Auguste Mayer “La grève du Porstrein à Brest” l’entraîne dans une évocation nostalgique de cette plage vers 1858 avant la création du port de commerce “Aucun bruit importun n’effarouchait ma rêverie. Au loin une rumeur vague et confuse, autour de moi des frissons d’ailes et sous mes pieds, suivant l’humeur des brises, la caresse plaintive du flot ou son explosion sur les galets⁽¹⁾”. Il regarde Yan’Dargent “plein de lumière, de fraîcheur et de gaieté”, Louis Baader “agréable, froid, fort discret dans l’expression”, Félix Jobbé-Duval, commente “Le retour de pêche” d’Alfred Guillou. Il estime que la toile “L’ami du pauvre” d’Hippolyte Côté, professeur de dessin à Brest et ancien élève de Paul Delaroche, manque de couleur et de vie⁽²⁾. Jules Noël retient son attention, particulièrement “L’arrivée de la diligence à Quimper” exposée au Salon de 1873 qui l’entraîne dans une longue digression sur ce moyen de locomotion.

(1) S. RENAL, (M. Radiguet), “Reflets de tableaux connus- Salon de 1872” Lefournier, Brest 1874, p.37

(2) S. RENAL, (M. Radiguet), “Reflets de tableaux connus- Salon de 1872” Lefournier, Brest, 1874, p. 65 à 73.



Yan’Dargent “saint Houardon”, 1859, Huile sur toile, (235 x 487 cm), ville de Landerneau, collection muséographique, © J.N. Vinter.

“Parmi les peintres que j’ai nommés, je ne me sais pas un ennemi et je compte en tout deux amis : Yan’Dargent, dont j’ai souvent dit du bien ...”

S. RENAL, (M. Radiguet), « Reflets de tableaux connus- Salon de 1872 » Lefournier, Brest, 1874, p. 137.

Ces chroniques sont vivantes, on retrouve avec intérêt les commentaires sur des œuvres souvent passées à la postérité et pour certaines exposées au musée de Brest comme “La mort d’Isabelle du Portugal” de Jean-Paul Laurens ou Le “Bacchus” de Jobbé-Duval détruit pendant la guerre. Elles ont la précision et le sens du détail, que l’on pouvait déjà déceler dans ses propres travaux de dessin et d’illustration et l’on se prend à rêver de ce grand saut entre Noukahiva, Vaitahu et le Salon des Champs Elysées où se presse le tout Paris ...

Le portrait de Mademoiselle Sarah Bernhardt, dans son rôle de l'Etrangère, a été pour M. Clairin l'occasion d'un succès qui compte parmi les plus brillants du Salon. La célèbre et gracieuse artiste, dans une de ses attitudes serpentine qu'elle semble avoir en prédilection, est couchée ou plutôt demi-lovée sur une sorte de divan cramoisi [...] Ce portrait est délicieux, la physionomie pleine d'expression."

36

S. RENAL (Max Radiguet), "Lettres parisiennes, Salon 1876-1877", Brest, Evain, 1878, p.31-33..



Georges Jules Victor Clairin, "Sarah Bernhardt", (non daté), huile sur toile, Paris, Musée du Petit Palais, inv. n° 744. © Photo RMN - © Bulloz.

"Ces derniers jours je l'ai rencontrée ici-même devant son image [...] Sa présence m'a causé un genre d'émotion que je n'ai jamais ressenti en la voyant sur la scène, où elle m'a fait connaître des émotions de plus d'un genre"

S. RENAL (Max Radiguet), "Lettres sur le Salon de 1875", Brest, Lefournier, 1875, p.73



Max Radiguet "Le dimanche de la quasimodo en Basse Bretagne", gravure sur papier extraite de la Revue l'Illustration, 22/04/1854, (24 x 16,7 cm), collection particulière.

LE RETOUR AUX SOURCES

37

IV

“ Pour tenir une place à l’avant garde du progrès industriel de la Bretagne, Landerneau n’a pas cru devoir répudier certains vieux usages qu’on chercherait peut-être en vain aujourd’hui dans les villes du Finistère les plus fidèles aux douceurs de l’inertie.”

M. RADIGUET, “ A travers la Bretagne, souvenirs et paysages”, Paris, Lévy, 1865, p. 165.

“Carte itinéraire de la Bretagne, An 8”, extraite de l’ouvrage de Claude Gaudillat, “Cartes anciennes de la Bretagne”, Coop Breizh, Spézet, 1999.



Si son activité d’écriture lui permet d’occuper son temps à Paris, où il vit, Max Radiguet revient régulièrement au pays natal à la demande de sa famille installée à Brest et à Landerneau. En 1862, il effectue un périple en Bretagne adoptant la même démarche ethnographique que lors de sa précédente expédition aux Marquises pour nous rapporter le témoignage d’un monde en profonde évolution.

En 1865, Radiguet publie la relation de ce voyage dans un ouvrage “A travers la Bretagne”. Vingt ans plus tard, il écrit un autre volume de ses souvenirs intitulé “L’Ecole de Monsieur Toupinel” ou “Pages de la vie d’enfance”. Il y raconte sa vie d’écolier à l’école mutuelle de Landerneau, créée à l’initiative de la bourgeoisie landernéenne. On peut ajouter à ces deux volumes de nombreux articles publiés dans les années 1850 dans la Revue l’Illustration dont celui intitulé “Jour de printemps” paru le 12 mai 1855, où il ra-

conte une de ses promenades dans le vallon landernéen du Tourous. Enfin, Max Radiguet a également rédigé quelques commentaires consacrés aux “Veillées bretonnes” de Luzel^[1] et aux “Promenades dans le Finistère” de Riou^[2], dans le journal l’Union Républicaine du Finistère.

Nous avons ainsi en notre possession la base de documentation grâce à laquelle on peut tenter de définir le regard qu’a pu porter le landernéen Max Radiguet sur une région où, aux environs de la moitié du XIX^e siècle, à côté des légendes et traditions toujours vivaces, naissait l’esprit nouveau du progrès, et donc conscient d’assister, comme aux Iles Marquises, à la fin d’un monde, avec la lutte “des anciennes croyances contre les idées nouvelles”.

[1] F.-M. LUZEL (1826 – 1899) folkloriste et poète breton, “veillées bretonnes”, Morlaix, 1879.

[2] A. RIOU, “Promenades dans le Finistère”, Brest, 1878.



Alfred Guesdon, "Brest, vue générale du Port prise de la Rade", XIX^e siècle, lithographie, (48,5 x 35 cm), Collection et © Musée des Beaux-arts, Brest.

Une description pittoresque des villes visitées

Paul PIRIOU - Professeur de lettres (e.r.)

et Service du Patrimoine historique d'après le mémoire de maîtrise de Paul Piriou "Max Radiguet 1816 – 1899", 1969.

Lors de ce voyage entrepris en 1862 dans le Finistère, Max Radiguet prend le chemin de fer qui le conduit d'abord de Paris à Nantes, puis la diligence jusqu'à Port-Launay où il embarque sur le bateau à vapeur de la Compagnie des Bateaux Fluviaux jusqu'à Brest.

Max Radiguet nous livre sa description précise de la ville de Brest : la rade, le cours d'Ajot, les rues anciennes et les Brestoises. Il s'attarde notamment au quartier de Recouvrance : "il me reste encore à vous parler de cette sœur jumelle de Brest nommée Recouvrance [...] On découvre de cet endroit un spectacle vraiment enchanteur et la ville de Brest ne saurait se présenter à l'étranger sous un plus curieux aspect. – Le regard embrasse d'un côté la partie la plus splendide du port de guerre avec ses navires, ses mouvements, ses travaux tumultueux ; de l'autre, les tours séculaires du château et les premiers plans de la rade inondés de lumière, tandis que les lointains s'effacent dans une ouate de vapeur..."

^[1] M. RADIGUET, "A travers la Bretagne, souvenirs et paysages", p.98.

Dans son commentaire sur l'ouvrage "Promenades dans le Finistère" de Riou, Max Radiguet attribue à l'auteur "des qualités d'observateur subtil et d'esprit éclairé, attentif aux choses et aux hommes qu'il a rencontrés au cours de ses pérégrinations".

On peut sans conteste décerner à Radiguet le même compliment. On connaît la description de l'arsenal de Brest par Chateaubriand, voici un extrait de celle de notre écrivain landernéen : "hôpitaux, casernes affectées aux différents corps de la Marine, ateliers qui recèlent la plupart des industries nécessaires à la construction et à l'armement des navires, magasins pourvus d'approvisionnements assez considérables pour tenir une flotte pendant des années sur le pied de guerre, hangars où s'abritent les embarcations, les caisses à eau, les fûts, tout le matériel encombrant, bordent le cours de la Penfeld dans sa partie navigable.^[2]"

^[2] M. RADIGUET, "A travers la Bretagne, souvenirs et paysages", p.53.



Jules Noël "Quais animés", 1860-70, huile sur toile, (39 x 54 cm), ville de Landerneau, collection muséographique. ©A. Pennec.

Max Radiguet remonte ensuite l'Elorn jusqu'à Landerneau, effectue une promenade à La Roche-Maurice, puis à Ploudaniel au pardon de Saint Eloi, lieux qu'il évoquera abondamment dans *"A travers la Bretagne"*.

En remontant la rivière, il est frappé par l'importance de l'activité du port de Landerneau, accessible, depuis l'aménagement d'un chenal en 1849, aux navires de grand tonnage :

"Quant à la ville proprement dite, elle s'ouvre large et claire sur de vastes quais où sont amarrés des navires que le mouvement commercial emplît et vide tour à tour, et qui, remorqués par leur personnel, s'en vont en cas de vent contraire, le long d'un chemin de halage, rejoindre cette partie du chenal où le bras de mer qui s'unit à l'Elorn devient navigable".

M. RADIGUET, *"A travers la Bretagne, souvenirs et paysages"*, p.139.

En cette seconde moitié du XIX^e siècle, même si certains quartiers du centre de Landerneau conservent un aspect moyen-âgeux, avec leurs rues étroites et leurs ensembles de maisons à encorbellements, la transformation de la ville, avec ses nouvelles règles d'urbanisme, liée à l'industrialisation est en marche : *"Je reviens à la ville. Partout des demeures régulières et*



Anonyme "La place du marché", XIX^e siècle, dessin aquarellé, (46 x 40 cm), ville de Landerneau, collection muséographique. © J.F. Chauchard.

soumises aux exigences de l'alignement officiel [...] Ainsi disparaissent chaque jour, pleurées par ceux qui n'étaient pas forcés d'y vivre, ces historiques et pittoresques, mais aussi fort peu agréables demeures, j'en conviens, de la vieille ville."

M. RADIGUET, *"A travers la Bretagne, souvenirs et paysages"*, Paris, Lévy, 1865, p.152.

Poursuivant sa promenade, Max Radiguet traverse le bourg de La Roche-Maurice sur lequel il porte un regard assez condescendant :

Si ce bourg s'est imposé la tâche d'offrir au touriste un spécimen de la misère et de la célèbre malpropreté des villages bretons, je dois déclarer qu'il s'en acquitte consciencieusement. Partout le pied fait gémir, en y enfonçant jusqu'à la cheville, une épaisse litière de détritux végétaux en fermentation et sur ce tapis moelleux se roulent, en familiarité avec les porcs, les canards et les poules, un essaim de marmots déguenillés et barbouillés"

M. RADIGUET, "A travers la Bretagne, souvenirs et paysages", p. 260.p. 165.

Quand il appelle donc le récit de ce périple "A travers la Bretagne", on comprend qu'il s'est plutôt consacré à ce qu'il appelle lui-même "des souvenirs du pays natal", se limitant ainsi essentiellement à la pointe du Finistère.

Landerneau, lieu de confrontation entre tradition et modernité

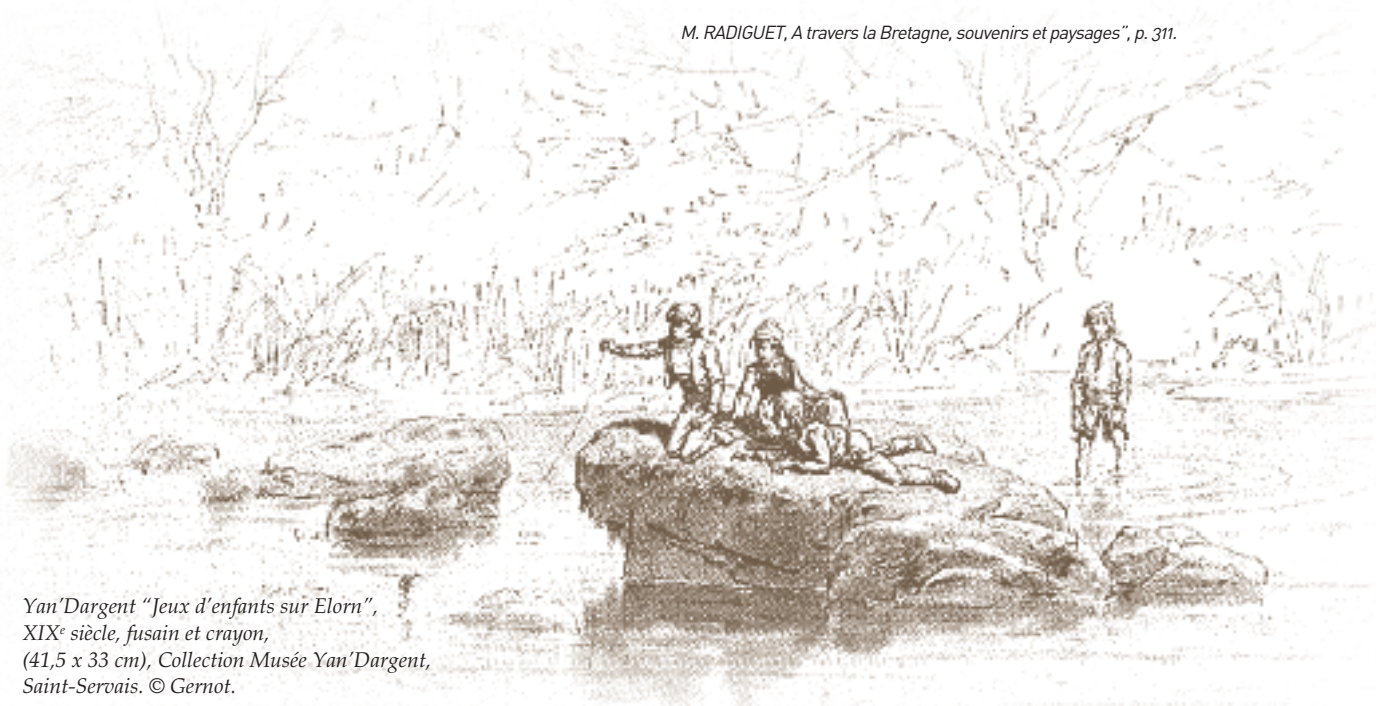
Au moment où il écrit en 1864 "A travers la Bretagne" Radiguet nous rappelle qu'on va inaugurer incessamment le chemin de fer Paris-Brest et la ligne transatlantique Brest-New York. Il constate que "s'il faut en croire nos prophètes les plus autorisés, ces deux événements vont changer la face de l'extrême Bretagne. Avant que cette physionomie soit effacée, j'ai voulu en fixer les traits. Ne se pourrait-il pas qu'un esprit songeur et curieux, les recherchant dans quelques années, relût avec intérêt ces pages ?"

M. RADIGUET, "A travers la Bretagne, souvenirs et paysages"
 Paris, Lévy, 1865, préambule.

C'est avec une tonalité assez romantique qu'il dépeint la vallée de l'Elorn au soleil couchant : "Le soleil avait disparu, le crépuscule envahissait déjà la campagne, une vapeur compacte qui marquait le cours de la rivière ourlait comme une longue bande de ouate la base de la colline et pourtant on voyait encore la silhouette de la ville se détacher sur les calmes magnificences du couchant...^[3]".

L'Elorn lui rappelle des souvenirs tragiques de son enfance, comme la noyade accidentelle de l'un de ses camarades de classe à laquelle il assiste, impuissant et dont il nous apporte le témoignage : "à peine fut-il entré dans la rivière, que nous le vîmes se renverser, se débattre et disparaître. Impuissants à le secourir, nous éclatâmes en cris de détresse. Un meunier voisin accourut en grande hâte ; malgré tout, il ne repêcha qu'un cadavre!

M. RADIGUET, A travers la Bretagne, souvenirs et paysages", p. 311.



Yan Dargent "Jeux d'enfants sur Elorn",
 XIX^e siècle, fusain et crayon,
 (41,5 x 33 cm), Collection Musée Yan Dargent,
 Saint-Servais. © Gernot.



Manufacture Porquier-Beau, "Le port de Landerneau", XIX^e siècle, terre cuite vernissée, (45 x 39 cm), ville de Landerneau, collection muséographique. © J.F. Chauchard.

En parcourant l'œuvre littéraire de Radiguet, on constate aussi clairement que tradition et modernité se côtoient, voire même s'affrontent, comme si la naïade de l'Elorn avait à subir les assauts frénétiques des turbines qui font tourner l'usine de la Société Linière en amont de Landerneau ! D'ailleurs dans cette même vallée de l'Elorn paysages traditionnels et voies de communication modernes et utilitaires se confrontent ! Il n'est pas jusqu'aux belles Ecossoises employées de l'usine "florissantes de jeunesse et de fraîcheur, l'épaule ferme et vaguement rosée comme le Paros, l'œil bleu de ciel comme la fleur de lin...qui se démarquent des "ouvrières de nos villes bretonnes, race malin-gre, chétive, aux pâleurs d'hortensia, sans souci des soins du corps, étrangère à toute inspiration délicate..."

M. RADIGUET, "A travers la Bretagne, souvenirs et paysages", p. 246.
Afin d'assurer un bon démarrage à la filature de la Société Linière du Finistère (1845 - 1891), ses dirigeants font venir à Landerneau de la main d'œuvre écossaise, particulièrement de jeunes femmes dont la présence est indispensable au bon fonctionnement d'une entreprise textile.

Si Max Radiguet se déclare favorable aux progrès industriels du XIX^e siècle, il déplore néanmoins que "les vastes établissements industriels auxquels Landerneau doit son importance, ont, légèrement modifié son principal charme, celui de ses promenades. [...] vous ouvrez confiants vos narines à la brise, elle vous arrive traîtreusement chargée des émanations d'une tannerie dont vous n'aviez pas soupçonné le voisinage [...] Vous changez de route, bientôt le chlore d'une blanchisserie vous prend à la gorge comme dans un hôpital de pestiférés ; vous prenez une direction toute contraire espérant conjurer votre malheureux sort, mais vous tombez cette fois sous une brise qui, en traversant une fabrique de chandelles, s'est imprégnée de suif comme un cosaque..."

M. RADIGUET, "A travers la Bretagne, souvenirs et paysages", p.138

La Bretagne terre de légendes et de traditions

A travers le témoignage écrit de ce voyage en terre bretonne, Max Radiguet cherche à fixer sur le papier le souvenir des légendes et des traditions bretonnes, dont il craint la disparition imminente.

Il retranscrit et illustre avec fidélité la vieille légende du roi Elorn :



“En ce temps là, un dragon prodigieux retranché dans un repaire des environs consternait le pays [...] Son formidable aspect eût certes terrifié des âmes d’une trempe moins solide. Il était de plusieurs toises. Sur son corps qui se tordait en anneaux, s’imbriquaient de rudes écailles, il avait la tête d’un coq, sa gueule qui s’ouvrait armée de dents pareilles à des poignards n’eût fait d’un bœuf qu’une bouchée, son œil rond de basilic dardait un regard mortel .

M. RADIGUET, “A travers la Bretagne, souvenirs et paysages”, p.275.

Max Radiguet, “Le Dragon de l’Elorn”, gravure sur papier extraite de la Revue l’Illustration 5/11/1857, (20 x 15,5 cm), ville de landerneau, collection muséographique.



Max Radiguet, "L'Eguinané", gravure sur papier extraite de la Revue l'Illustration 21/01/1854, (34,5 x 25,5 cm), ville de landerneau, collection muséographique

Un tambour, précédait deux chevaux qui portaient les mannequins destinés à loger les dons volontaires de la viande, du pain et les autres provisions d'un volume embarrassant ; le maire ceint de l'écharpe, les notables de la ville suivaient - dès qu'une ménagère se montrait au seuil de sa porte soutenant avec peine quelque opulente pièce de viande, le cortège s'arrêtait, ... le coryphée élevant son sceptre enrubanné vociférait trois fois de toute la vigueur d'un larynx de métal : Eguin an eit potret ! - Eguin an eit ! hurlait l'assistance, et cette fois il me semble convenable d'adopter la phrase bretonne que je veux traduire ainsi : La moisson germe pour vous garçons !"

M. RADIGUET, "A travers la Bretagne, souvenirs et paysages", Paris, Lévy, 1865, p.194.

Les coutumes locales, comme la Quasimodo et l'Eguinané, font l'objet de longues descriptions : il assiste ainsi à une quête de l'Eguinané⁽¹⁾ en 1860 et en déplore la prochaine disparition. Pendant les trois "mois noirs" qui débute après la Toussaint, des pauvres parcourent les villes et les campagnes pour quêter de la nourriture.

La survivance des traditions en Bretagne se manifeste particulièrement à travers les fêtes religieuses. C'est dans ces pardons que l'auteur se rend pour rencontrer la Bretagne traditionnelle : "Les types et les costumes des campagnards accourus de dix lieues à la ronde pour assister à cette messe propitiatoire ne manquaient pas non plus d'intérêt".

M. RADIGUET, "A travers la Bretagne, souvenirs et paysages", p.203.

(1) F. POSTIC, D. LAURENT, "Les quêtes chantées de l'Eguinané", in Ar Men, 1980, n°1, p.42.

Voici la Fête-Dieu à Landerneau :

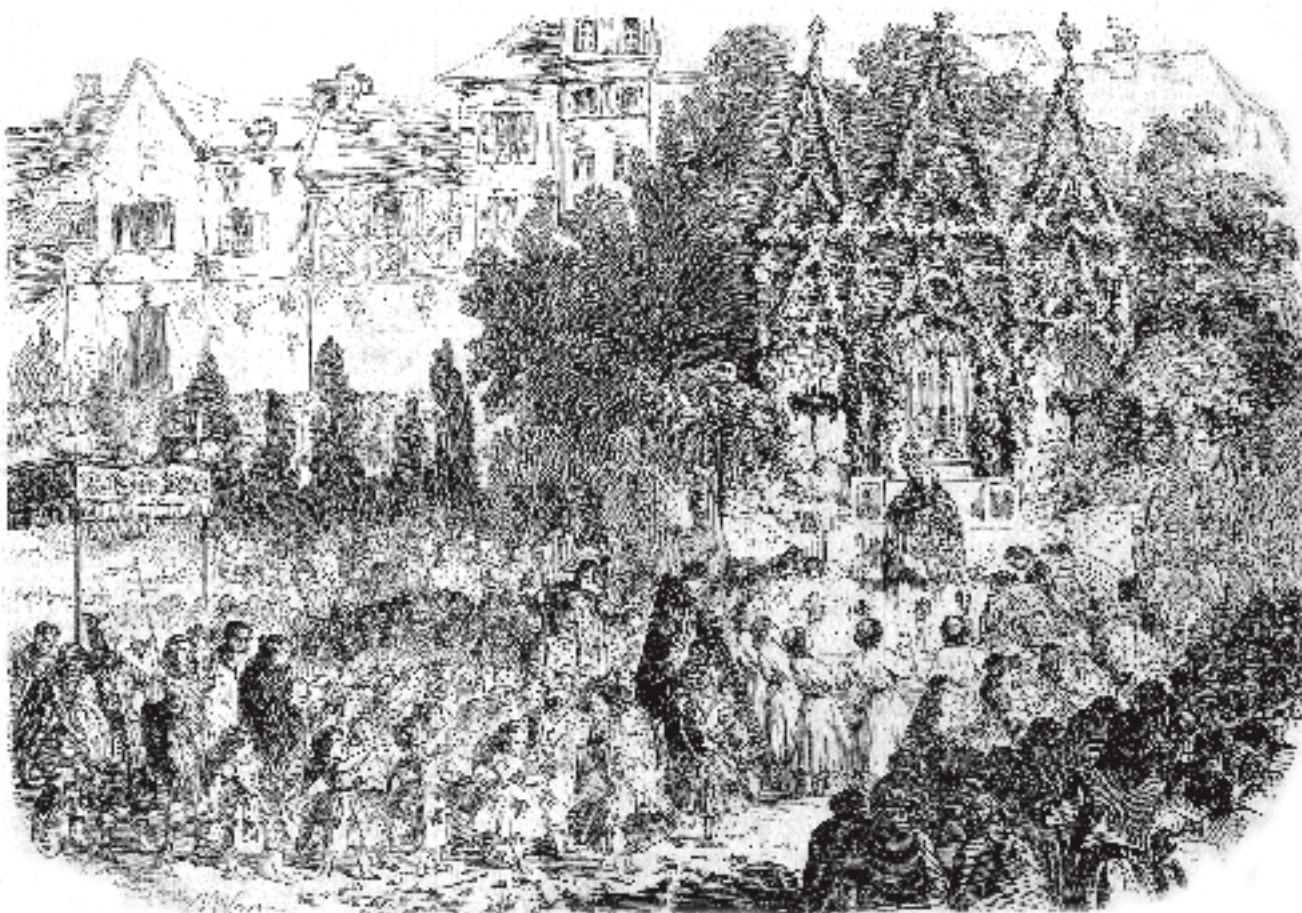
La radieuse et turbulente phalange des chérubins, environ 50 enfants de 3 à 5 ans attifés avec amour par leurs mères. Tous portent une perruque blonde et bouclée, couronnée de roses ; tous sont vêtus de blanc, corsage de satin criblé de paillettes et bordé de clinquant, avec une croix rouge sur la poitrine et des ailes aux omoplates ; jupon de gaze très court parsemé de roses, maillot couleur de chair et petits souliers de satin brodés de filigrane."

M. RADIGUET, "A travers la Bretagne, souvenirs et paysages", Paris, Lévy, 1865, p. 44.

Si les descriptions de l'auteur sont assez réalistes, au détour d'une page ce sont au contraire les confidences romantiques qui s'épanchent dans une langue aux accents encore lamartiniens ; car très souvent Radiguet se laisse aller à des élans d'effusions lyriques pour le sol natal. A propos encore de la Fête-Dieu à Landerneau, on peut lire : "Une sorte de sérénité s'épanouit dans la physionomie de cette population endimanchée... l'air saturé d'encens et de senteurs violentes qu'exhale la fraîche

verdure récemment écrasée vous enivre et vous prédispose merveilleusement à subir certaine mystérieuse influence qui, sous sa rosée consolante, fait en ce jour d'allégresse chrétienne, reflleurir dans bien des cœurs les plus douces et les plus saintes croyances du jeune âge⁽¹⁾". On croirait lire un extrait du "Génie du Christianisme" !

(1) M. RADIGUET, "A travers la Bretagne, souvenirs et paysages", p. 176.



Max Radiguet, "Procession de la Fête-Dieu", gravure sur papier extraite de la Revue l'Illustration, 9/06/1855, (24 x 17 cm), ville de Landerneau, collection muséographique.



Max Radiguet, "Le Pèlerinage à Saint Éloi", gravure sur papier extraite de la Revue l'Illustration 23/06/1854, (32,5 x 18 cm), ville de landerneau collection muséographique

La description de la cérémonie de bénédiction, lors de la Saint Eloi, le 23 juin, donne l'occasion à Max Radiguet de déplorer ce qu'il considère comme un fléau, la mendicité :

46

Il me faut parler de l'inévitable accessoire de toutes les fêtes et de tous les pardons de la Basse Bretagne, de ces groupes de mendiants étalant au bord des chemins leurs hideuses guenilles et leurs infinités repoussantes : J'ai vu dans bien des pays des gueux cruellement maléficiés, des nègres lépreux aux Antilles, de victimes du pian au Brésil et de l'éléphantiasis à Taïti, sans que le douloureux spectacle de ces misères exotiques m'ait fait éprouver l'impression de navrante pitié, mais aussi de dégoût et d'horreur, que j'ai ressentie chaque fois qu'aux abords d'une fête bretonne, il m'a fallu traverser la double haie de misérables..."

M. RADIGUET, "A travers la Bretagne, souvenirs et paysages", Paris, Lévy, 1865, p.205

Un dictionnaire du temps des célébrités finistériennes gratifie le nom de Max Radiguet de "littérateur". Il reçut d'ailleurs la Légion d'honneur au titre, sans doute, de l'instruction publique. Essayiste ou chroniqueur, témoin de son temps en tout cas, poète à ses heures, il n'a eu de cesse que d'être le chantre de sa province natale. Fantaisie et humour ont aussi égayé son œuvre : "je n'osais invoquer, soulignait-il, la sévère Clio ; ma muse se nomme fantaisie".

NOTICE NÉCROLOGIQUE DE MAX RADIGUET

La Dépêche de Brest, le 10 /01/1899

“Nous avons annoncé hier, en quelques lignes écrites hâtivement, et sans prendre le temps de nous documenter, la mort d’un de nos plus sympathiques et distingués concitoyens, Max Radiguet, décédé à Brest, en son domicile, samedi à six heures du soir, à l’âge de 83 ans.

Mais si nous nous sommes fait un devoir de saluer, des premiers, sa mémoire en lui consacrant un entrefilet élogieux, fait au pied levé et, partant, comportant quelques inexactitudes, nous avons aussi celui de le rectifier et de le compléter. Au surplus, ce n’est pas dans un simple article de journal que nous aurions la prétention de retracer, même à grands traits, cette longue carrière si bien remplie. Écrivain aimable et fécond, peintre de talent, il eût pu, comme beaucoup d’autres, et grâce à de hautes et puissantes amitiés ou relations, aspirer à des situations brillantes et bien rémunérées ; il ne demanda jamais rien pour lui – demandait beaucoup pour les humbles surtout, et ne voulut rien de plus qu’à son travail personnel.

Détail de la tombe de
Max Radiguet, cimetière
de Landerneau.
© QTS com.

Tout le monde, à Brest, connaissait cette physionomie originale, distinguée, que l’on rencontrait sur toutes nos promenades. Sa haute taille, ses allures distinguées et militaires, sa mise élégante, peut-être trop recherchée, un soin en apparence exagéré de sa personne, tout semblait annoncer chez Max Radiguet une afféterie, une superficialité d’esprit et de goûts, une fierté native qui éloignaient de lui ceux qui n’avaient pas l’heur de le connaître.

Quelle surprise pour ceux qui étaient admis dans son intimité de trouver, sous ce masque d’un bellâtre de la Régence, une nature douce, timide à l’excès, un penseur, un poète, dévoué à ses amis et aux malheureux, vivant dans un intérieur des plus modestes, du travail et d’économies.

Ah ! Certes ! Il avait des travers – qui n’en a pas ? – Mais quel trésor de qualités d’esprit et du cœur ne cachait-il pas sous cette enveloppe trompeuse de mondanité égoïste !

Radiguet naquit à Landerneau le 17 janvier 1816. A l’âge de vingt ans il accompagna les plénipotentiaires français chargés de traiter des questions d’indemnité avec la république d’Haïti.

De 1841 à 1845, il fit, en qualité de secrétaire de l’amiral Du Petit Thouars, la campagne de *La Reine Blanche*, dans l’Océanie, rapporta un travail artistique considérable en trois atlas in-folio, qui lui valurent la décoration de la Légion d’honneur.

Depuis 1847, il a fourni divers articles de voyage et de littérature, sous son nom ou sous ses pseudonymes de René de Kérélian ou de Stéphane Rénal, à la *Revue des Deux Mondes*, à la *Revue moderne*, à l’*Illustration*, au *Magasin pittoresque*, au *Musée des familles*, à l’*Océan*, à la *France maritime*, et des poésies à la *Revue de Paris*. Il a publié, en volumes : *Souvenirs de l’Amérique espagnole*, *Les derniers sauvages*, *À travers la Bretagne, souvenirs et paysages : Le Champ de Mars à vol d’oiseau*, *L’école de Monsieur Toupinel*, *Reflets de tableaux connus, 1874* ; *Salons de 1869-1874* ; *Lettres sur le Salon de 1875* ; ces derniers signés du pseudonyme de Saint-Réнал.

Il était, nous venons de le dire, chevalier de la Légion d’honneur depuis près de soixante ans ; il semble qu’avec un bagage littéraire ou artistique aussi considérable, la rosette n’eût pas été déplacée sur sa poitrine. Combien, parmi les anciens sous-préfets de Brest, arrivés aujourd’hui aux degrés les plus élevés des dignités parlementaires ou diplomatiques, et dont il avait été l’ami, eussent été heureux de la lui faire obtenir s’il en avait manifesté le désir ! Mais il eût fallu les y faire penser et ce n’est pas Radiguet qui en eût donné l’idée à ses amis, parmi lesquels Laurent-Pichat, ancien sénateur et ancien ministre, tenait une des premières places. Il avait, pour les vers de ce dernier, une profonde admiration et aimait à en dire les plus belles pièces, ce qu’il faisait avec un remarquable talent”.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDERSON, C.R., *"Melville in the South seas"*, Columbia university press, 1939.
- ARDOUIN, B., *"Etudes sur l'histoire d'Haïti"*, Dézobry, 1860, tome X. (Il contient l'histoire de la mission de l'amiral Baudin, de Las Cases... auquel participa Radiguet)
- Articles nécrologiques sur Max Radiguet, La Dépêche, 9 et 10 janvier 1899.
- BAUDIN, C., *"Souvenirs de jeunesse"*, Neptunia 2^e et 3^e trimestres 1955.
- BAZIN J., *"Au fil de l'Elorn en compagnie de Max Radiguet"*, Cahiers de l'Iroise, 1976, n° 2.
- BAZIN J., *"Autour de Max Radiguet : une école mutuelle à Landerneau sous la Restauration"*, Cahiers de l'Iroise, 1977, N° 4, pages 215-218.
- BERGOT A., *"Souvenirs de Max Radiguet"*, Cahiers de l'Iroise, 1959, N° 2.
- BESSON M., *"L'annexion des Îles Marquises par Dupetit-Thouars"*, Revue de l'histoire des colonies françaises, 1924, pages 107-122.
- BLAVIER Y., *"La Société linière du Finistère. Ouvriers et entrepreneurs à Landerneau au XIXe siècle"*, Rennes, PUR, 1999.
- M.-G. DIAMANT *"L'Enseignement primaire à Landerneau des années 1820 à la veille des lois Ferry"*, Mémoire de maîtrise, Brest, Université de Bretagne occidentale, 1997.
- DUPETIT-THOUARS, A., *"Rapport adressé au Ministre de la Marine sur la navigation de la Reine Blanche, après son départ de Valparaíso et sur la prise de possession des Îles Marquises"*, Annales maritimes et coloniales, Tome 2, 1842.
- *"Filatures de lin. Grands établissements industriels de France"*, L'illustration du 27 octobre 1849. N°348.
- FREDERIX P., *"Herman Melville"*, Paris, Gallimard, 1950.
- GAUGUIN P., MORICE C., *"Noa Noa"*, éditions de la Plume, 1988.
- H-N.- *"Les Îles Marquises"*, Musée des familles, 1843 (janvier et février, p 97... et 152...). Illustrations de Lebreton.
- *"Hommage péruvien à Dupetit-Thouars"*, Revue maritime 1922, 2nd semestre
- LAVONDES A., *"Catalogue préliminaire des dessins et aquarelles de Maximilien Radiguet, secrétaire attaché à l'amiral Abel Du Petit Thouars lors de sa campagne en Océanie sur la frégate La Reine blanche (1841-48)"*, Vincennes : service historique de la marine, 1987.
- LOLIEE F., *"La fête impériale. Les femmes du second empire"*, Félix Juven. Voir le chapitre 3.
- MELVILLE H., *"Omoo, ou le vagabond du Pacifique"*, Paris, Gallimard, 1951.
- MELVILLE H., *"Taïpi"*, Gallimard, 1952 (l'édition originale a paru aux États-unis en 1846)
- MOERENHOUT (J-A), *"Voyages aux îles du grand océan"*, Librairie d'Amérique et d'Orient, 1837.- Réédition Maison neuve, 1959.- Deux tomes en un volume.
- MOLINARO S., *"Catalogue des dessins et aquarelles de Max Radiguet. - Vincennes: Service historique de la marine, 2002."* - Note: Il s'agit de l'inventaire des dessins restant de l'album de la Reine blanche.
- MORNAND F., *"Chronique littéraire"*, L'illustration, 1856, 26 juillet, pp 54- 55.- Note: Cette chronique est, en partie, une présentation de Souvenirs de l'Amérique espagnole.
- PIRIOU P., *"Max Radiguet (1816-1899)"*.- DES soutenu à l'Université de Bretagne occidentale, 1967.
- REYBAUD L., *"Voyage autour du monde de Mr Abel Dupetit-Thouars"*, Revue des Deux mondes, avril 1843, pp 540-585.
- SCEMLA J.J., *"Le voyage en Polynésie. Anthologie des voyageurs occidentaux. De Cook à Segalen."*, Robert Laffont, 1994.- Collection Bouquins.
- SEGALLEN V., *"Les Immémoriaux."*- Plon, 1907.
- SOURIEAU A., *"Max Radiguet et les "derniers sauvages" : la dégradation de l'exotisme"*, French review, mars 2001.

BIBLIOGRAPHIE COMMENTEE DES ECRITS DE RADIGUET

Jean-Claude LE DRO

Dès 1841 (et jusqu'en 1849), Max Radiguet – qui n'a que 25 ans – donne un article (*Mascarades à Haïti*, avec dessin signé) au *Magasin Pittoresque*. Il a tiré profit de son voyage aux Antilles pour ouvrir la porte de cette prestigieuse revue illustrée qu'Édouard Charton avait fondée (s'inspirant des journaux populaires anglais) en 1833, avec le souci de favoriser l'éducation populaire. La plupart des articles ne sont pas signés, ce qui rend difficiles les attributions. Formidable base de données documentaires (où piochera beaucoup Jules Verne), le *Magasin pittoresque* ne disparut qu'en 1937. En 1842, nouvel article illustré : *Mœurs des Antilles*. Il n'écrira plus sur les Antilles sauf un texte pour *La France maritime*. On n'y voit plus son nom jusqu'en 1846, date du retour à Brest, de l'expédition de Dupetit-Thouars.

Ses articles sont courts et accompagnent une gravure (d'après un dessin de lui) qu'ils décrivent. Ils portent tous sur la partie américaine de son voyage [1846 : quatre articles : les environs de Rio de Janeiro, les Balsas Lima (deux articles) ; 1847 : la Terre de Feu, Rio de Janeiro (deux articles) ; 1848 : le Rio de la Plata, et un nouvel article sur Rio de Janeiro ; 1849 : les costumes du Chili]. Sa collaboration s'arrête là. On ignore pourquoi. La plupart de ces articles seront repris, sans les illustrations, avec plus ou moins de modifications dans ses *Souvenirs de l'Amérique espagnole*.

En 1847 il donne un texte au *Musée des familles*, la revue de Pitre-Chevalier où les collaborateurs sont illustrés : Balzac, Dumas, Gautier, Nerval, Hugo, Lamartine, Vigny, Verne... pour les textes et pour les dessinateurs, Breton, Cham, Daubigny, Gavarni, Girardet, Johannot, Morel-Fatio, Nanteuil, Staal, Vernet, Valentin... Sa collaboration était attendue, semble-t-il, car en octobre 1844 on y annonce la parution prochaine de *Voyage au Pérou* de Max Radiguet. Il ne paraîtra pas mais en fin d'année 1847 on trouve deux articles illustrés sur Rio en 1844. Ils deviendront la dernière partie des *Souvenirs de l'Amérique espagnole*. Radiguet a aussi alimenté (très peu par rapport aux grands

écrivains et illustrateurs maritimes de l'époque) la *France maritime* où on trouve un article non illustré (*Un bamboula à La Martinique en 1838*) et deux dessins *Les matelots*, et *Cassard et Duguay-Trouin*. La *France maritime*, fondée et dirigée par Amédée Gréhan fut publiée par livraisons de 1837 à 1842, puis éditée en 1852, 1855... en quatre volumes. Dans l'œuvre et les préoccupations de Radiguet, ces deux dessins sont uniques.

Durant toute la durée de son séjour sur la Reine blanche (ainsi qu'il l'avait probablement fait lors de son voyage aux Antilles), Radiguet a beaucoup dessiné. Il revint avec deux albums in-folio, datés 1842-1844 et contenant 132 dessins et aquarelles : album Amérique du sud (Brésil 14 dessins, Pérou 49, Chili 4) ; album Océanie (Marquises 49 dessins, Îles de la Société, 18). Ce travail, dit-on, lui valut la légion d'honneur. Beaucoup de planches ont disparu. En 2002, il en manquait 27. Une petite partie de ces dessins a été réutilisée par Radiguet pour illustrer ses articles.

L'illustration est une revue d'une exceptionnelle longévité : 1843 - 1955. Elle a publié 5293 numéros, soit plus de 180000 pages et plusieurs millions de photographies, autochromes, dessins et peintures originales. Max Radiguet lui donna dessins et articles de 1845 à 1857. En voici la liste par centres d'intérêts (et ceux de Radiguet sont peu nombreux) : *Las Limenas* (les femmes de Lima) et *Le voyageur Rugendas* (un hommage au grand peintre explorateur que Radiguet avait rencontré) en 1847 ; *Les gens de Médio Pelo* (les métis) en deux parutions en 1852. En 1853, il donne deux articles sur *Les couvents de Lima* et *Sainte Rose, patronne de toutes les Amériques*. Et, en 1856, un article sans dessin : *Le feuilleton au Pérou et au Chili*. Ces articles se retrouveront pour la plupart, modifiés et sans illustrations, dans les *Souvenirs de l'Amérique espagnole*.

Il n'a publié qu'un article sur les Marquises, en 1846 : *Cérémonies funèbres aux Marquises en 1843*. Se faisait-il davantage gloire de son voyage en Amérique du sud qu'aux Marquises ? Ou bien la rédaction lui imposait-elle ses thèmes en fonction des attentes du public ?



C'est ce qu'il dit clairement pour tel article sur la Bretagne qui est la troisième dominante de ses articles illustrés. Il la verra surtout sous l'angle des traditions et du reportage. Ses textes et dessins portent sur : *Le dimanche de la Quasimodo en Basse Bretagne* ; *Souvenirs du 23 juin en Basse Bretagne* ; *Une vieille coutume de la Basse Bretagne : l'éguinané, le dernier samedi du mois de décembre* (tous publiés en 1854). En 1855, il illustre un article de Philippe Busoni, *Paysan cassant le gâteau des rois*, et donne un texte sans dessin : *Jour de printemps. Description du vallon du T**. Puis des articles sur *La Fête Dieu en Bretagne*, sur Noël, sur le *Lancement du vaisseau La Bretagne à Brest le 17 février*. En 1857, en deux livraisons, il présente *Le château de Roc'h Morvan*. En 1851, Adolphe Joanne avait utilisé des dessins de Radiguet (Amérique et Marquises) pour son *Voyage illustré dans les 5 parties du monde, en 1846-49*. - Aux bureaux de *L'Illustration*, [vers 1851].

Dès 1847, Radiguet songe probablement à faire un travail plus ample que des articles illustrés mais courts sur ses voyages. Il donne cette année-là un premier article à la *Revue des Deux mondes*. François Buloz avait créé en 1829, cette revue d'idées, très moderne de ton et d'inspiration et dont l'influence est considérable dans toute l'Europe. Elle privilégie la création littéraire et artistique, les grandes interrogations politiques et les récits de voyage. Ses auteurs vont d'Abd el-Kader à Vigny, en passant par Balzac, Baudelaire (qui y publie ses *Fleurs du mal*), Stendhal, Chateaubriand, Dumas, Gautier, Nerval, Hugo, Lamartine, Mérimée, Renan, Tourgueniev, Vigny... Radiguet s'y trouve donc en excellente compagnie. Il y publia : en 1847 *Valparaiso et la société chilienne*. En 1852 : *Lima et la société péruvienne* (deux articles sur la vie, les mœurs et les femmes de Lima d'une part ; sur les fêtes populaires, les mœurs politiques et la littérature, d'autre part). Ces trois articles sont une pré-publication des *Souvenirs de l'Amérique espagnole* (1856).

De même, en 1859, en deux articles, il y publie la première version des *Derniers sauvages* (publié en 1861) : *La Reine blanche aux Îles Marquises, souvenirs et paysages d'Océanie 1842-1859*. Ces dates posent un petit problème car il a quitté l'Océanie fin

1844. On ne peut les expliquer que par un retour sur des notes anciennes mises à jour suite à des lectures ou à des contacts avec des marins qui, après lui, sont allés aux Marquises.

Il a écrit dans deux autres revues, surtout des poésies. Dans la *Revue de Paris* [en 1856 ou 1857 : *Après un bal* ; *Départ de l'escadre. Brest 1856* ; *Écrit le jour des Rameaux*] et dans la *Revue moderne* [en 1869 : *Une matinée à Tahuata. Tableau de la vie polynésienne*]. Ce dernier texte, selon une habitude permanente de l'auteur, sera repris dans *L'Électeur du Finistère* la même année, puis dans la seconde édition de *L'École de monsieur Toupinel* (1883) sous le titre : *Vanoa, une matinée à Tahuata*.

Radiguet a beaucoup écrit dans les journaux brestois, bizarrement avant de revenir habiter à Brest (1881). Outre les textes déjà anciens qu'il reprend indéfiniment il leur a donné des comptes-rendus des Salons artistiques de Paris et des chroniques sur l'exposition universelle de 1867. Ces articles seront ensuite repris en livres. On le verra ci-dessous.

Souvenirs de l'Amérique espagnole: Chili, Pérou, Brésil paraît en 1856 chez Michel Lévy. Cet ouvrage de 308 pages comprend des articles déjà publiés, parfois modifiés (*Valparaiso* en 1847 ; *Lima et la société péruvienne*, deux articles de 1852, modifiés en 1855 ; *Brésil, la ville et la campagne de Rio-Janeiro*, article de 1847) et une introduction, datée 1856. La notice de la *Bibliographie de la France* du 19 juillet 1856 qui annonce la parution est rédigée ainsi : "*Divers épisodes d'un voyage accompli pendant les années 1841-1845 sur la frégate La Reine Blanche. L'auteur, secrétaire de l'amiral Dupetit-Thouars, a publié plusieurs fragments de ces études dans la Revue des Deux Mondes. Le volume est complété par 72 pages ayant pour titre: Promenades, souvenirs et rêveries...*".

Les deux ouvrages sont publiés la même année, mais séparément. En 1875, l'ouvrage reparaît avec d'infimes corrections, chez Calmann Lévy. Une dernière édition sort en 1890, identique à celle de 1875. Curieusement la couverture porte "Girard et

Boitte, éditeurs” alors que le nom de Calmann Lévy est encore sur la page de titre.

En 1856, de l'imprimerie de la Veuve Dondey-Dupré, sort un petit livre de 72 pages. Il sera réédité en 1895 chez Calmann-Lévy. Il contient des articles déjà publiés dans *L'illustration* en 1854 et 1855 (*Eguinané, Noël, Dimanche de Quasimodo, Fête Dieu en Bretagne, Pèlerins de Saint Éloi, Feux de la Saint Jean, Jour de printemps*) et trois poèmes parus dans *La Revue de Paris*.

En 1861, chez Hachette (collection Hetzel), paraît son livre le plus connu : *Les derniers sauvages : la vie et les mœurs aux Îles Marquises, 1842-1859*. Le texte en a paru dans la *Revue des deux mondes*. Il y apportera des modifications et, surtout, rajoutera le chapitre *Taha et Teapo* qui narre les amours d'un officier de marine français et d'une marquisesse. Une première dans la littérature française qui annonce *Le mariage de Loti*. Le livre pose une question : pourquoi Radiguet a-t-il tant tardé à le publier ? Il a manifestement cru que sa gloire reposait bien davantage sur ses souvenirs de l'Amérique du sud...

Toujours est-il que le livre est réédité l'année même chez Méline & Cans à Bruxelles. Il sera repris en forme de feuilleton dans *Le Monde inconnu*, journal des nouveaux voyages de novembre 1881 à juin 1882. Cette année-là Calmann-Lévy le republie. Une autre édition, illustrée celle-ci par des dessins des *Albums de la Reine blanche*, paraît en 1929 chez Duchartre et Van Buggenhoudt. C'est la plus belle. Elle a été précédée par un article, signé Radiguet, extrait du livre, dans la prestigieuse revue *Les cahiers d'art* et sera suivie par trois autres : en 1967 (avec un sous-titre modifié, probablement pas de manière anodine : “*souvenirs de l'occupation française aux Îles Marquises, 1842-1859*” chez Anthropos ; en 1981 à Papeete aux éditions du Pacifique ; en 2001 enfin aux éditions Phébus.

En 1865 Lévy publie *À travers la Bretagne, souvenirs et paysages*. Cette édition a été précédée par des articles dans le journal de Brest, *L'océan* (décembre 1864 – janvier 1865), intitulés *À travers champs. Croquis de villes et paysages bretons 1862*. Ces articles sont signés Stéphan Rénal. Dans ce livre de 344

pages Radiguet raconte son voyage d'un mois effectué en 1862. Il dit “*qu'il n'a foulé du sol breton que 35 km, à l'extrémité du Finistère*”. Visite de la vallée de l'Elorn “*où je suis revenu après une longue absence*”. Il a fait Paris - Nantes en train puis Nantes - Port-Launay en diligence, avec arrêt à Lorient. Ensuite bateau jusqu'à Brest; visite de Brest, Landerneau, La Roche Maurice, Ploudaniel.

En 1868 la Librairie nouvelle publie *Le Champ de Mars à vol d'oiseau : exposition universelle de 1867*, un texte également publié en feuilleton dans *L'océan* en septembre et octobre 1867.

En 1870, “sur la demande d'un de ses amis” il publie à Brest, chez Lefournier : *L'école de Monsieur Toupinel, scènes de la vie d'enfance*. Cette édition en tirage limité est vendue au profit des blessés de guerre. Complété de divers textes (*Souvenirs de voyages. Souvenirs de lectures. O happy zigzag. Armes et bijoux indiens*) et avec un sous-titre modifié (*pages de la vie d'enfance*) le livre reparaît chez Halégouet, Brest, 1883. C'est un très bon livre sur l'école et sur l'enfance.

Dans les journaux brestois, Radiguet publie des critiques de livres (*L'océan* en 1864 puis en 1865, *L'union républicaine du Finistère*, en 1878), de larges extraits des *derniers sauvages* (*Tableaux de la vie polynésienne* dans *L'électeur du Finistère* en 1869), et surtout des chroniques artistiques des Salons de Paris. Ces chroniques deviendront des livres édités à Brest. Ces articles sont signés S*** ou Stéphan Rénal. Elles paraissent dans *L'électeur du Finistère* de 1869 à 1875. Dans *L'union républicaine du Finistère* ensuite jusqu'à 1881. Tout porte à croire qu'il est alors revenu habiter Brest cette année-là. L'arrêt de sa collaboration au journal est donc curieux.

Tous ces articles, signés S*** ou Stéphan Rénal, seront réunis dans quatre volumes édités à Brest : *Reflets de tableaux connus* chez Lefournier en 1874. *Lettres sur le Salon de 1875* chez le même en 1875. *Lettres parisiennes : salon 1876-1877*, chez Evain en 1878. *Reflets de tableaux, salons 1878 et 1880* chez Halégouet en 1881. ■

REMERCIEMENTS

Cette exposition a été réalisée par le Service du Patrimoine historique de la Ville de Landerneau, qui a pu bénéficier du travail préalable effectué par Jean-Claude Le Dro, qui depuis des années explore le sujet, et nous a généreusement confié tous ses travaux.

La rédaction des textes du catalogue a été effectuée par :

Françoise Daniel, Conservatrice en chef du Musée des Beaux-arts Ede Brest

Philippe Lagadec, enseignant aux Cours de Civilisation de la Sorbonne et doctorant en histoire à l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne

Jean-Claude Le Dro, conservateur général des bibliothèques

Paul Piriou, professeur de lettres (e.r.)

Ils sont ici chaleureusement remerciés.

L'ensemble des prêteurs publics et privés nous a permis de mener à bien ce projet, qu'ils soient également salués pour leur collaboration :

Le Service historique de la Défense, département Marine, Vincennes
Musée de la Cohue, Vannes

Musée Yan Dargent, Saint-Servais

Musée d'histoire de la ville et du pays malouin, Saint-Malo

Musée des Beaux-arts, Brest

Hôpital des Armées, Clermont Tonnerre, Brest

Bibliothèque du Service historique de la Défense,

Département Marine, Brest

Centre de recherche bretonne et celtique, Brest

Bibliothèque municipale, Quimper

Bibliothèque Les Amours Jaunes, Morlaix

Messieurs Jean Berthou, René Leclerc, Jean-Claude Le Dro

Conception, réalisation : Service du Patrimoine historique de la Ville de Landerneau

Muséographie : Pierre Prat, Agence Musenscène, La Roche Bernard

Fabrication et montage : Services Techniques, Ville de Landerneau

CREDITS PHOTOGRAPHIQUES

Service historique de la Défense, département Marine, Vincennes

Musée des Beaux-arts, Brest

Réunion des Musées Nationaux

Musée portuaire, Dunkerque

Musée de la Cohue, Vannes

Musée national de l'Education, I.N.R.P., Rouen

Association Focale Iroise Elorn, Gabriel Quéré

Jean-François Chauchard

Claude Gaudillat

Studio Gernot

Ulf Granberg

Albert Pennec

Pierre Pitrou

Jean-Noël Vinter

CONCEPTION GRAPHIQUE

Ligne graphique des documents de communication :

Claude Bourdon, Service Communication, ville de Landerneau

Catalogue, Agence QTS Com, Dirinon



SPRINGER NATURE



Doc. 106

V.F.R. LANDERFF



VILLE DE
LANDERNAU